
KALNOKY

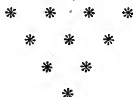
[illegible]

see note [illegible] 119.
at Geneva (according to Gibbon's memoirs.

E Gibbon



ESSAI
SUR
L'ÉTUDE
DE LA
LITTÉRATURE.



Suivant la Copie,

A LONDRES:
Chez T. BECKET & P. A. DE HONDT.

MDCCLXII.

TO
EDWARD GIBBON, Efq.

Dear Sir,

No performance is, in my opinion, more contemptible than a Dedication of the common fort; when fome great man is prefented with a book, which, if Science be the fubject, he is incapable of underftanding; if polite Literature, incapable of tafting: and this honor is done him, as a reward for virtues, which he neither does, nor defires to, poffefs. I know but two kinds of dedications, which can do honor either to the patron or author. The firft is, when an un-

unexperienced writer addreſſes himſelf to a maſter of the art, in which he endeavours to excel; whoſe example he is ambitious of imitating; by whoſe advice he has been directed, or whoſe approbation he is anxious to deſerve.

The other ſort is yet more honorable. It is dictated by the heart, and offered to ſome perſon who is dear to us, becauſe he ought to be ſo. It is an opportunity we embrace with pleaſure of making public thoſe ſentiments of eſteem, of friendſhip, of gratitude, or of all together, which we really feel, and which therefore we deſire ſhould be known.

I ho-

I hope, dear Sir, my paſt conduct will eaſily lead you to diſcover to what principle you ſhould attribute this epiſtle; which, if it ſurprizes, will, I hope, not diſpleaſe you. If I am capable of producing any thing worthy the attention of the public, it is to you that I owe it; to that truly paternal care which, from the firſt dawnings of my reaſon, has always watched over my education, and afforded me every opportunity of improvement. Permit me here to expreſs my grateful ſenſe of your tenderneſs to me, and to aſſure you, that the ſtudy of my whole life ſhall be to acquit my-

ſelf,

ſelf, in ſome meaſure, of obligations I can never fully repay.

I am,

dear Sir,

with the ſincereſt

affection and regard,

your moſt dutiful ſon,

and faithful ſervant,

May the 28th,
1761.

E. GIBBON, Junior.

AVIS

AVIS
AU
LECTEUR.

C'eſt un véritable Eſſai que je produis au grand jour. Je ſouhaiterois de me connoître. Ma prévention & celle de quelques amis m'en inſpireroient des idées trop avantageuſes, ſi mon Apollon *, cette voix ſecréte que je ne puis faire taire, ne m'avertiſſoit ſouvent de me défier de leurs éloges. Dois-je me borner à recueillir avec reconnoiſſance les bienfaits de mes prédéceſſeurs ? Puis-je eſpérer d'ajouter quelque choſe au tréſor commun des vérités, ou du moins des idées ? Je tâcherai d'entendre l'arrêt du public & même ſon ſilence, & je ne l'entendrai que pour m'y ſoumettre.

 Point

* —— *Cynthius aurem Vellit & admonuit.*

Point de Philippiques contre mon ſiècle, point d'appels à la poſtérité.

L'envie de juſtifier une étude favorite, c'eſt-à-dire, l'amour propre un peu déguiſé, fit naître les réflections ſuivantes. Je voulois affranchir une ſcience eſtimable du mépris où elle languit aujourd'hui. Il eſt vrai qu'on lit encore les anciens, mais on ne les étudie plus. On n'y apporte plus cette attention, & cet appareil de connoiſſances que Ciceron & que Boſſuet exigent de leurs lecteurs. Il eſt encore des gens de goût, mais il eſt peu de littérateurs ; & ceux qui ſavent que les gens de lettres peuvent ſe paſſer des récompenſes plus aiſément que de l'eſtime du public, ne s'en étonneront point.

C'eſt un eſſai, je le répéte encore, ce n'eſt point un traité complet qu'on va lire. J'ai enviſagé la littérature ſous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Pluſieurs, ſans doute, me ſont

échapés. J'en ai négligé quelques autres. Je ne suis point entré dans la carriere immense des beaux-arts, des beautés qu'ils empruntent de la littérature, & de celles qu'ils lui rendent. Que ne suis-je un Caylus ou un Spence *! J'éleverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclorre dans le cerveau d'Homere & venir se placer sous le ciseau de Phidias. Mais je ne me suis point dit avec le Corrége ; „& moi aussi je suis peintre."

Le 3 Février, 1759.

Après avoir gardé, pendant deux ans, ce petit ouvrage, l'amusement de mon

* Auteur d'un ouvrage nommé *Polymetis.* La mythologie des poëtes y est combinée avec celle des sculpteurs. Cet ouvrage plein de goût & de savoir mériteroit d'être plus connu en France.

mon loisir à la campagne, je me hazarde enfin à le donner au public. J'ai besoin de son indulgence pour le fonds des choses, & pour le langage. Ma jeunesse me donne un juste titre à l'une, & ma qualité d'étranger me rend l'autre bien nécessaire.

Le 26 Avril, 1761.

A

L' A U T E U R.

Je reçois, mon cher Monſieur, les feuilles de votre ouvrage, toutes mouillées au ſortir de la preſſe. Le ſentiment, qui vous engagea à me les communiquer, eſt paſſé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement, il ne peut être que partial.

Mais le public aura-t-il les yeux d'un ami ? Cet eſſai de vos forces, ce germe heureux d'ouvrages plus conſidérables, ſera-t-il acueilli, ſera-t-il épargné ? Inquiétude naturelle à un jeune auteur ! Elle l'honore, elle n'eſt permiſe qu'à lui. A Dieu ne plaiſe que vous perdiez de long-tems cette précieuſe défiance de l'approbation du public, qui vous mit en état de la mériter ! Si jamais vieux écrivain vous prenez moins de peine, c'eſt que vous vous connoîtrez mieux & craindrez moins vos juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeſte rougeur, qui lui fait mécon-

noître

noître ses charmes, & qui ne cessera que quand ils ne seront plus ? Non, Monsieur, je ne vous rassure point ; je veux jouïr de vos allarmes, vos censeurs vont paroître, armez-vous d'intrépidité.

Avez-vous pu croire qu'on pardonneroit à un homme né pour assister aux assemblées tumultueuses du sénat, & à la destruction des renards de sa province, des discussions sur ce qu'on pensa, il y a deux mille ans, sur les Divinités de la Grèce, & sur les premiers siècles de Rome ? Quoi ! pas la moindre allusion à ce qui se passe de nos jours ! Une brochure, où il n'est question ni de la guerre ni du commerce, où l'on ne prescrit point de limites ni ne propose aucune réduction, où l'on ne fait point de compliment au Prince ni de leçon à ses Ministres ! En vérité je vous admire, & qu'en dira-t-on, je vous le demande, en Hampshire ?

Le grec doit être laissé au collége & à la roture ; ainsi l'a-t-on peut-être décidé chez nos voisins, & cette mode menace

menace de devenir contagieuse. Je sais que Paris ne se croit pas encore deshonorée d'un Caylus & d'un Nivernois, & que votre isle compte avec plaisir ses Lyttelton, ses Marchmont, ses Orrery, ses Bath, ses Grandville. Mais vous êtes jeune, & l'on soupçonne ceux que je viens de vous nommer d'être un peu du siécle passé. Vos notes sont savantes, mais qui à Newmarket ou dans le caffé d'Arthur peut les lire?

Point d'ordre ni de liaison, dira le géométre piqué. N'en soyez point surpris, il voit en vous un transfuge. Vous n'avez point donné la pomme à sa Vénus, & il juge un écrit de gout sur le pié des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le littérateur lui-même. Je ne dirai pas que vous pensez, & lui laissez le soin de recueillir. Je vous respecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos notes ne consistent point en corrections de passages. Quel vers d'Aristophane avez-vous restitué? De quel manuscript vous appuyez-vous? D'ailleurs vous en-

envisagez quelques objets sous un point de vue ou nouveau ou singulier. Votre chronologie est celle de Newton ; vous justifiez l'anachronisme de Virgile ; vos Dieux ne sont pas ceux de . . . . Craignez sa nouvelle édition ; vous aurez place dans ses notes.

Je ne vous reproche point l'obscurité, dirai-je, ou la profondeur de quelques unes de vos pensées, vos phrases coupées, la hardiesse de vos figures. La nation Académique sera moins facile, & frondera quiconque voudroit vous appliquer une de vos notes *, & l'aveu modeste de l'orateur Romain, en relisant dans l'âge de la maturité un morceau applaudi de sa jeunesse. *Quantis illa clamoribus , adolescentuli* , (il avoit 26 ans), *diximus de supplicio parricidarum ? quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquanto sentire cœpimus . . . Sunt enim omnia, sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quam spe & expectatione, laudati* †.

J'ai

* La 1e du §. LXXX. J'attens &c.
† Cicero, *Orator*. 29.

J'ai gardé pour le dernier le plus grand de vos crimes. Vous êtes Anglois, & vous choisiſſez la langue de vos ennemis. Le vieux Caton frémit, & dans ſon *Club* Anti-gallican, vous dénonce, le *punch* à la main, un ennemi de la patrie. " Mes chers amis, dit-il,
" la liberté eſt prête d'expirer. Ce
" peuple, dont nous avons toujours
" triomphé, regagne par ſes artifices
" plus que ne lui enlévent nos armes.
" N'eſt-ce pas aſſez que nous ayons des
" baladins, des friſeurs, des cuiſiniers
" de Paris, qu'on boive dans notre iſle,
" qu'on boive des vins, qu'on liſe des
" livres françois; faut-il encore, grands
" Dieux! eſt-ce dans le plus haut pé-
" riode de notre gloire qu'un Anglois
" devoit donner ce premier exemple?
" faut-il encore qu'on en écrive?"

Contre une attaque auſſi grave quel rempart vous ferez-vous? Trouverez-vous des défenſeurs où vous n'avez point de complices? Oſerai-je élever ma voix moi, qui, Anglois ſimplement par choix ſans l'être de naiſſance, n'ai

pu,

pu, après vingt ans de séjour dans votre isle, naturaliser ma langue aussi bien que mon cœur ?

Dirai-je ce que Plutarque, à peu près dans le même cas que moi, auroit dit, que rien ne fut plus vain que la prophétie de l'acre censeur, que le grec perdroit sa patrie, puisqu'au contraire elle s'éleva au comble de la gloire & du pouvoir dans le tems que les lettres grecques & l'érudition étrangére y fleurirent le plus *, que ce peuple qui, tant qu'il fut libre, plaça sa grandeur dans ce qui seul fait la grandeur d'un peuple, fit venir ses grammairiens, mais non ses généraux de la Gréce, au lieu que Carthage y prit ses soldats & ses généraux & en défendit la langue † ; que Flaminius, Scipion, Caton même, . . . mais comme eux je parle grec à votre homme. Il ignore également que Ciceron fut initié à Athénes, & que le nom de Chesterfield se trouve dans les régistres d'une célébre Académie de Paris ; il jureroit que les Edouards

* PLUTARCH. *in Cat. Major.*

† JUSTIN. XX. 5.

Edouards & les Henris ne parlerent ou du moins ne lurent jamais de françois, & si je le pressois il me soutiendroit peut-être que le Roi de Prusse seroit déja maître de Vienne, s'il n'eut pas écrit, en stile de Voltaire, les Mémoires de Brandebourg.

Mépriser sa propre langue, rien sans doute de plus honteux. Mais la méprise-t-on à moins qu'on ne donne l'exclusion à toute autre? Ciceron, qui écrivit l'histoire de son consulat en grec, préféra donc cette langue, lui, qui n'eut jamais de rival dans la sienne, qui la croyoit, peut-être par préjugé, beaucoup plus riche que la grecque *, & qui, s'il ne la rendit pas telle, étendit les bornes de sa jurisdiction plus que César celles de l'Empire.

S'il étoit vrai que le génie insociable des diverses langues empêche celui qui veut les concilier d'exceller dans aucune, on auroit tort sans doute de s'exposer au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expérien-

 ce

* *De Finib. l. III.*

ce ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en latin qu'au ſortir des écoles grecques. Le morceau de Ciceron, dont j'ai parlé, nous a probablement valu les chefs-d'œuvre latins de Salluſte, & ſans l'hiſtoire de Polybe, revue par le héros, qui avoit été ſon diſciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite Live ni Tacite.

Toute langue, qui ſe ſuffit, eſt bornée. La vôtre, plus que toute autre, s'eſt enrichie par ſes emprunts. Seroit-il impoſſible que l'italien ne pût encore la rendre plus douce, l'allemand plus compréhenſive, le françois plus préciſe & plus réguliére. Semblables à ces lacs, dont les eaux s'épurent & s'éclairciſſent par le mélange & l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves voiſins, les langues modernes ne demeurent vivantes que par leur communication, & ſi je l'oſois dire par leur choc réciproque.

Non, ce n'eſt point de l'écrivain, qui s'exerce à écrire avec pureté dans une langue étrangére, que la ſienne a lieu de crain-

craindre qu'il ne l'altére mal à-propos. Le degré de perfection, auquel elle peut atteindre, est son objet, & l'analogie sa régle. Il connoît trop les richesses de sa langue, pour la charger de mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractére, & ne se permet point de constructions forcées sous prétexte de se faire lire. Respectant même ses bizareries, il sait qu'un long usage exige de grands ménagemens, & que l'homme sensé ne se distingue jamais beaucoup, & très rarement le premier.

Qui sont donc les véritables corrupteurs des langues? Ces petits beaux esprits, qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon; ces jeunes voyageurs, qui, de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent & font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise; & plus futiles que les uns & les autres, ces demi-savans, qui croyent donner du relief à leurs paradoxes & de la varieté à leur stile, par l'introduction de sinonimes barbares, dont leur dictionnaire leur a, peut-être à grand peine, indiqué le sens.

Rarement un étranger parvient-il à

chère. Le premier pas qu'on doive faire pour s'accorder, c'eſt de travailler à s'entendre.

Vous venez, Monſieur, de donner un grand exemple. Au milieu des ſuccès de vos armes vous avez honoré les lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe eſt le plus noble. Puiſſe-t-il devenir général & reciproque; & le tems venir, où les divers peuples, membres épars de la même famille, s'élevant au deſſus des diſtinctions partiales d'Anglois, de François, d'Allemand, & de Ruſſe, mériteront le titre d'homme!

J'ai l'honneur d'être avec des ſentimens, qui ne dépendent d'aucun climat ni d'aucun ſiécle,

Monſieur,

Votre très humble

& très obéïſſant ſerviteur,

Du Muſée Britannique,
le 16 Juin, 1761.

M. MATY.

E S-

ESSAI SUR L'ETUDE DE LA LITTERATURE.

I. L'Hiſtoire des Empires eſt celle de la miſére des hommes. L'hiſtoire des Sciences eſt celle de leur grandeur & de leur bonheur. Si mille conſidérations doivent rendre ce dernier genre d'étude précieux aux yeux du Philoſophe, cette réfléxion doit le rendre bien cher à tout amateur de l'humanité. Idée de l'hiſtoire littéraire.

II. Que je voudrois qu'une vérité auſſi conſolante ne reçût aucune exception! Mais hélas! l'homme ne perce que trop ſouvent dans le cabinet du ſavant. Dans cet azile de la ſageſſe, il eſt encore égaré par les préjugés, déchiré par les paſſions, avili par les foibleſſes.

L'Empire de la mode eſt fondé ſur l'inconſtance des hommes : Empire dont l'origine eſt ſi frivole & dont les effets ſont ſi funeſtes. L'homme de lettres n'oſe ſecouër ſon joug, & ſi ſes réfléxions retardent ſa défaite, elles la rendent plus honteuſe.

Tous les païs, tous les ſiècles ont vû quelque ſcience l'objet d'une préférence

souvent injuste, pendant que les autres études languissoient dans un mépris tout aussi peu raisonnable. La Métaphysique & la Dialectique sous les successeurs d'Alexandre; * la Politique & l'Eloquence sous la Re-

* Ce Siècle fut celui des sectes Philosophiques, qui combattoient pour les Systêmes de leur Maitres respectifs, avec tout l'acharnement des théologiens.

L'Amour des systêmes produit nécessairement celui des principes généraux; & celui-ci conduit d'ordinaire au mépris des connoissances de détail.

" L'Amour des systêmes (dit Mr. *Freret*) qui s'em-
" para des esprits après Aristote, fit abandonner aux
" Grecs l'étude de la nature & arrêta le progrès de
" leurs découvertes philosophiques: les raisonnemens
" subtils prirent la place des expériences: les sciences
" exactes, la Géométrie, l'Astronomie, la vraie Phi-
" losophie disparurent presqu'entièrement. On ne
" s'occupa plus du soin d'acquérir des connoissances
" nouvelles, mais de celui de ranger, & de lier les
" unes aux autres, celles que l'on croyoit avoir, pour
" en former des systêmes. C'est là ce qui forma tou-
" tes les différentes sectes: les meilleurs esprits
" s'évaporérent dans les abstractions d'une Metaphy-
" sique obscure, où les mots tenoient le plus souvent
" la place des choses, & la Dialectique nommée par
" Aristote l'instrument de notre Esprit, devint chez ses
" disciples l'objet principal & presque unique de leur
" application. La vie entiére se passoit à étudier
" l'art du raisonnement, & à ne raisonner jamais, ou
" du-moins à ne raisonner que sur des objets fantasti-
" ques."

Mém. de l'Acad. des B. L. tom. VI. p. 150.

République Romaine ; l'Hiſtoire, la Poëſie dans le ſiècle d'Auguſte ; la Grammaire & la Juriſprudence ſous le bas-Empire ; la Philoſophie Scholaſtique dans le XIII. ſiècle; les Belles-Lettres juſqu'aux jours de nos péres ont fait, tour-à-tour, l'admiration & le mépris des hommes. La Phyſique & les Mathématiques ſont à préſent ſur le trône. Elles voyent toutes leurs ſœurs proſternées devant elles, enchainées à leur char, ou tout-au-plus occupées à orner leur triomphe. Peut-être leur chute n'eſt pas éloignée.

Il ſeroit digne d'un habile homme de ſuivre cette révolution dans les Réligions, les Gouvernemens, les Mœurs, qui ont ſucceſſivement égaré, déſolé & corrompu les hommes. Qu'il ſe gardât bien de chercher un ſyſtéme; mais qu'il ſe gardât bien d'avantage de l'éviter.

III. Si les Grecs n'avoient été eſclaves, les Latins ſeroient encore barbares. Conſtantinople tomba ſous le fer de Mahomet. Les Médicis accueillirent les Muſes déſolées : ils encouragérent les Lettres. *Eraſme* fit plus, il les cultiva. *Homere* & *Ciceron* pénétrérent dans des contrées inconnues à Alexandre, & invincibles pour les

Renaiſſance des Belles-Lettres. Gout qu'on eut pour elles.

les Romains. Ces siècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les anciens & de les admirer *: le nôtre pense qu'il est plus aisé de les ignorer & de les mépriser. Je crois qu'ils ont tout les deux raison. Le guerrier les lisoit sous sa tente. L'homme d'état les étudioit dans son cabinet. Ce sexe même, qui, content des graces, nous laisse les lumiéres, s'embellissoit à l'exemple d'une Délie, & souhaitoit de trouver un *Tibulle* dans son amant. ELISABETH, (ce nom dit tout pour le Sage,) apprenoit dans *Hérodote* à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxès, & au sortir des combats se voyoit célébrée par *Eschyle* sous le nom des vainqueurs de Salamine ** †.

Si

* Feuilletez la *Bibliothéque Latine* de *Fabricius*, le meilleur de tous ceux qui n'ont été que compilateurs; vous y verrez que dans l'espace de quarante ans après l'origine de l'imprimerie, presque tous les auteurs Latins étoient imprimés, quelques uns même plus d'une fois. Le gout des éditeurs n'égala pas, il est vrai, leur zéle. Les écrivains de *l'histoire Auguste* parurent avant *Tite-Live*: & l'on donna *Aulugelle* avant de songer à *Virgile*.

** *Eschyle* a fait une tragédie, (*les Perses*) où il a peint avec les couleurs les plus vives la gloire des Grecs & la consternation des Perses après la journée de Salamine. *Voyez* le *Theat. des Grecs du P. Brumoy*, tom. II. p. 171, &c.

† Ecou-

Si CHRISTINE préféra la ſcience au gouvernement d'un Etat, le Politique peut la mépriſer, le Philoſophe doit la blâmer, mais l'homme de lettres chérira ſa mémoire. Cette Reine étudioit les anciens : elle en conſidéroit les interprêtes. Elle diſtingue ce *Saumaiſe*, qui ne mérita ni l'admiration de ſes contemporains, ni le mépris dont nous nous efforçons de le combler.

IV. Sans doute elle pouſſa trop loin l'admiration pour ces ſavans. Souvent leur defenſeur, jamais leur zélateur, j'avouerai ſans peine que leurs mœurs étoient groſſiéres, leurs travaux quelquefois minutieux; que leur eſprit noyé dans une érudition pédanteſque commentoit ce qu'il falloit ſentir, & compiloit au lieu de raiſonner. On étoit aſſez éclairé pour ſentir l'utilité de leurs recher-

On le pouſſa trop loin.

† Ecoutons le Préſident *Hénault*. "Cette Princeſſe étoit ſavante. Un jour quelle entretenoit " Calignon, qui fut depuis Chancelier de Navare, " elle lui fit voir une traduction en Latin, qu'elle avoit " faite, de quelques tragédies de *Sophocle* & de deux " harangues de *Demoſthene*. Elle lui permit de " prendre une copie d'une épigramme Grecque de ſa " façon; & elle lui demanda ſon avis ſur des paſſages " de *Lycophron*, qu'elle avoit alors entre les mains, " & dont elle vouloit traduire quelques endroits." *Abrégé Chronolog.* in 4. Paris 1752. p. 397.

recherches ; mais l'on n'étoit ni affez raifonnable ni affez poli, pour connoître qu'elles auroient pû être guidées par le flambeau de la Philofophie.

Quand il devenoit plus raifonnable.

V. La lumiére alloit paroître. *Defcartes* ne fut pas Littérateur, mais les Belles-Lettres lui font bien redevables. Un Philofophe éclairé *, héritier de fa méthode, approfondit les vrais principes de la Critique. *Le Boffu*, *Boileau*, *Rapin*, *Brumoy* apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des tréfors qu'ils poffédoient. Une de ces Sociétés, qui ont mieux immortalifé LOUIS XIV. qu'une ambition fouvent pernicieufe aux hommes, commençoit déja ces recherches, qui réuniffent la jufteffe de l'efprit, l'aménité & l'érudition, où l'on voit tant de découvertes, & quelquefois, ce qui ne céde qu'à peine aux découvertes, une ignorance modefte & favante.

Si les hommes raifonnoient autant lorfqu'ils agiffent que lorfqu'ils difcourent, les Belles-Lettres feroient devenues l'objet de l'admiration du vulgaire & de l'eftime des fages.

VI.

* Mr. *Le Clerc*, dans fon excellent *Ars critica*, & dans plufieurs autres de fes ouvrages.

VI. C'eſt de cette Epoque qu'elles datent le commencement de leur décadence. *Le Clerc*, à qui les ſciences & la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déja, il y a plus de ſoixante ans. Mais c'eſt dans la fameuſe diſpute des anciens & des modernes qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat auſſi inégal. La Logique exacte de *Terraſſon*; la Philoſophie déliée de *Fontenelle*; le ſtile élégant & heureux de *la Motte*; le badinage léger de *St. Hyacinte*; travailloient de concert à réduire *Homère* au niveau de *Chapelain*. Leurs adverſaires ne leur oppoſoient qu'un attachement aux minuties, je ne ſai quelles prétentions à une ſupériorité naturelle des anciens, des préjugés, des injures & des citations. Tout le ridicule leur demeura. Il en réjaillit une partie ſur ces anciens, dont ils ſoutenoient la querelle: & chez cette nation aimable, qui a adopté, ſans y penſer, le principe de Mylord *Schaftsbury*, on ne diſtingue point les torts & les ridicules.

Decadence des Belles-Lettres.

Depuis ce tems, nos Philoſophes ſe ſont étonnés que des hommes puſſent paſſer une vie entiére à raſſembler des faits & des mots; & à ſe charger la mémoire au lieu de s'éclairer l'eſprit. Nos beaux Eſprits ont ſenti,

senti, quels avantages leur reviendroient de l'ignorance de leurs lecteurs. Ils ont comblé de mépris les anciens, & ceux qui les étudient encore * †.

VII. Je voudrois faire succéder à ce tableau quelques réfléxions, qui pourront fixer la juste valeur des Belles-Lettres.

Les

* On a oté à cette étude le nom de Belles-Lettres, qu'une longue prescription sembloit lui avoir consacré, pour y substituer celui d'érudition. (1) Nos Littérateurs sont devenus des Erudits.

L'Abbé *Massieu* traitoit cette derniére expression de Néologisme en 1721. (2) Changeroit-il de ton à présent ? Il siéroit mal à un étranger de vouloir le décider. Je connois tous les droits des grands écrivains sur la langue ; mais je voudrois, qu'après avoir reconnu qu'un érudit peut avoir du gout, des vues, de la finesse dans l'esprit, (3) ils ne se servissent pas de ce terme pour désigner un servile admirateur des anciens, d'autant plus aveugle qu'il y a tout vû, hors leurs graces & leurs beautés. (4)

† *Fontenelle* dans sa digression sur les anciens & les modernes, & ailleurs. *Oeuv. de Gresset.* tom. II. p. 45.

(1) Voyez *La Motte* & *d'Alembert.*

(2) *Massieu* dans sa préface aux œuvres de *Tourreil.*

(3) Mr. *d'Alemb.* dans l'art. ERUDITION de l'*Encycl. Françoise.*

(4) Mr. *d'Alemb.* dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, & ailleurs.

Les exemples des grands hommes ne prouvent rien; *Caſſini*, avant de régler le cours des Planétes, crut y lire le deſtin des hommes. * Cependant, lorſqu'ils ſont en grand nombre, ils préviennent avant l'examen, après l'examen ils confirment. On ſent d'abord qu'un génie capable de raiſonner, une imagination vive & brillante ne gouteroient jamais une ſcience, qui ne ſeroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre, pluſieurs ſe ſont livrés à l'étude des Belles-Lettres; beaucoup l'ont cultivée; aucun, ou preſqu'aucun, ne l'a mépriſée. Toute l'antiquité ſe montroit ſans voile aux yeux de *Grotius*: éclairé par ſa lumiére, il developoit les oracles ſacrés; il combattoit l'ignorance & la ſuperſtition; il adouciſſoit les horreurs de la guerre. Si *Deſcartes*, livré tout entier à ſa Philoſophie, mépriſoit toute étude qui ne s'y rapportoit pas, *Newton* † ne dédaigna pas de conſtruire un ſyſtéme de Chronologie, qui a eu des partiſans & beaucoup d'admirateurs: *Gaſſendi*, le meilleur

Grands hommes Littérateurs.

* *Fontenelle* dans ſon Eloge. VOLTAIRE, tom. XVII. p. 79.

† *Newton* reformoit la Chronologie ordinaire, & y trouvoit des erreurs de cinq à ſix cent ans. Voyez mes remarques critiques ſur cette Chronologie.

leur Philosophe des Littérateurs & le meilleur Littérateur des Philosophes, expliquoit *Epicure* en Critique, & le défendoit en Physicien : *Leibnitz* passoit, de ses recherches immenses sur l'histoire, aux infiniment-petits. Si son édition de *Martianus Capella* avoit paru, son exemple auroit justifié les Littérateurs, ses lumiéres les auroient éclairés *. Le Dictionnaire de *Bayle* sera un monument éternel de la force, & de la fécondité de l'érudition combinée avec le génie.

Littérateurs grands hommes.

VIII. Si nous ne faisons attention qu'à ceux qui ont consacré presque tous leurs travaux à la Littérature, les vrais connoisseurs sauront toujours distinguer & apprécier l'esprit délicat & étendu d'*Erasme*; l'exactitude de *Casaubon*, & de *Gerard Vossius*; la vivacité de *Juste-Lipse*; le gout, la finesse de *Tanegny-le-Febvre*; les ressources, la fécondité d'*Isaac Vossius*; la pénétration hardie de *Bentley*; l'aménité de *Massieu* & de *Fraguier*; la critique solide & éclairée de *Sallier*; l'esprit profond & philosophique de *Le Clerc* & de *Freret*. Ils ne confondront point ces grands hommes

* La vie de *Leibnitz* par *de Neufville*, à la tête de sa *Theodicée*.

mes avec de simples compilateurs, un *Gruter*, un *Saumaise*, un *Masson*, & tant d'autres, hommes à la vérité utiles par leurs travaux, mais qui ne méritent jamais notre admiration, qui excitent rarement notre goût, & qui quelquefois seulement éxigent notre estime.

IX. Les anciens auteurs ont laissé des modéles pour ceux qui oseront marcher sur leurs traces ; des lectures aux autres, où ils pourront puiser les principes du bon gout, & remplir leur loisir par l'étude de ces précieuses productions, où la vérité ne se montre qu'embellie de tous les trésors de l'imagination. Les Poëtes & les Orateurs doivent peindre la nature. Tout l'Univers peut leur fournir des couleurs ; mais parmi cette variété immense on peut ranger sous trois classes les images dont ils se servent ; l'homme, la nature & l'art. Les images de la première éspèce, le tableau de l'homme, de ses grandeurs, de ses petitesses, de ses passions, de ses changemens, sont celles qui conduisent le plus surement un écrivain à l'immortalité. Chaque fois qu'on lit *Euripide* ou *Térence* on y découvre de nouvelles beautés. Cependant ce n'est ni à la conduite souvent défectueuse de leurs

LE GOUT. Trois sources de beautés.

leurs piéces, ni aux finesses cachées de leur heureuse simplicité que ces Poëtes doivent leur renommée. Le cœur se reconnoît dans leurs tableaux vrais & naïfs, & s'y reconnoît avec plaisir.

La nature, toute vaste qu'elle est, a fourni peu d'images aux Poëtes. Bornés par leur objet ou par le préjugé des hommes à son écorce, ils n'ont pû peindre que la successive variété des saisons; une mer irritée par les tempêtes; les Zéphirs du Printems respirant l'amour & les plaisirs. Un petit nombre de génies ont bientôt épuisé ces tableaux.

Images artificielles.

X. L'art leur restoit. J'entens par l'art tout ce dont les hommes ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les usages. Ils s'en sont tous servis : & il faut convenir qu'ils ont tous eu raison. Leurs concitoyens, & leurs contemporains les entendoient sans peine, & les lisoient avec plaisir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation tout ce qui avoit rendu respectables leurs ancêtres; tout ce qu'ils regardoient comme sacré; tout ce qu'ils pratiquoient comme utile.

XI.

XI. Les Mœurs des Anciens étoient plus favorables à la Poësie que les nôtres : c'est une forte présomption qu'ils nous y ont surpassés.

Les Mœurs des Anciens favorables à la Poësie

A mesure que les arts se sont perfectionnés, les ressorts se sont simplifiés. Dans la guerre, dans la politique, dans la religion, de plus grands effets ont été produits par des causes plus simples. Sans doute les Maurice & les Cumberland * entendoient mieux l'art militaire que les Achille & les Ajax :

dans l'art Militaire.

" Tels ne parurent point aux rives du
" Scamandre,
" Sous ces Murs tant vantés que Pirrhus
" mit en cendre,
" Ces antiques héros qui montés sur un
" Char
" Combattoient en désordre & marchoient
" au hazard. † "

Cependant les batailles du Poëte François

sont

* Je n'ai point cherché à faire un compliment à Son A. R. Mgr. le Duc de Cumberland, dont je respecte infiniment la naissance & le rang sans oser apprécier ses talens militaires. Si l'on se rappelle que les vers suivans sont tirés du Poëme sur la battaille de Fontenoy, on sentira que c'est plutôt Mr. *de Voltaire* qui parle que moi. Je ne crois pas cette remarque inutile. Des gens d'esprit s'y sont trompés.

† *Oeuvres* de VOLT. *tom. II. p.* 300.

sont-elles diversifiées comme celles du Poëte Grec ? Ses héros sont-ils aussi intéressans ? Tous ces combats singuliers des Chefs; tous ces longs discours aux mourans ; toutes ces rencontres inattendues prouvent l'enfance de l'art, mais donnent au Poëte le moyen de nous faire connoître ses héros, & de nous intéresser à leur destin. Aujourd'hui les armées sont de vastes machines animées par le soufle du Général. La Muse se refuse à la description de ses manœuvres: elle n'ose percer ce tourbillon de poudre & de poussière, qui cache à ses yeux le brave & le lâche, le chef & le soldat.

Dans la Politique.

XII. Les anciennes Républiques de la Gréce ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses & immortelles ; leurs séditions fréquentes & terribles ; leurs plus beaux jours remplis de méfiance, d'envie & de confusion *: Leurs Citoyens étoient malheureux ; mais leurs

* Voyez le III. Liv. de *Thucydide*...
Diodore de Sicile, depuis le Liv. XI. jusqu'au L. XX. presque par tout.
La Préface de l'Abbé *Terrasson* au III. tom. de sa traduction de *Diodore de Sicile*, & *Hume's* Political Essays, p. 191.

leurs Ecrivains, l'imagination échaufée par ces affreux objets, les peignoient comme ils les sentoient. La tranquille administration des loix ; ces arrêts salutaires, qui, sortis, du cabinet d'un seul ou du conseil d'un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier, n'excitent chez le Poëte que l'admiration, la plus froide de toutes les passions.

XIII. La Mythologie ancienne, qui animoit toute la nature, étendoit son influence à la plume du Poëte. Inspiré par sa Muse il chantoit les attributs, les avantures, & les malheurs des Dieux. L'Etre infini, que la Religion & la Philosophie nous ont fait connoître, est au-dessus de ses chants ; le sublime à son égard devient puérile. Le *Fiat* de Moïse nous frape * ; mais la raison ne sauroit suivre les travaux de la Divinité, qui ébranle sans efforts & sans instrumens des millions de mondes, & l'imagination ne peut voir avec plaisir les Diables de *Milton* combattre pendant deux jours les armées du Tout-Puissant †.

Dans la Religion.

 Les

* Voyez les piéces de *Huet* & de *Despréaux*, dans le III. tom. des Oeuvres de celui-ci.

† Le compas d'or dont le Créateur mesure l'univers étonne chez *Milton*. Peut-être chez lui est-il puérile: chez

Les anciens connoissoient leurs avantages, & les employoient avec succès. Ces chefs-d'œuvre que nous admirons encore en sont la meilleure preuve.

Moyens de sentir les beautés.

XIV. Mais nous, placés sous un autre Ciel, nés dans un autre siécle, nous perdrions nécessairement toutes ces beautés, faute de pouvoir nous placer au même point de vuë, où se trouvoient les Grecs & les Romains. Une connoissance détaillée de leur siècle est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques lumières puisées au besoin dans un commentaire, ne nous laisseront saisir que les beautés les plus sensibles, & les plus apparentes : toutes les graces, toutes les finesses de leurs ouvrages nous échaperont ; & nous traiterons de gens sans goût leurs contemporains, pour leur avoir prodigué des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de sentir la justesse. La connoissance de

chez *Homere* il eut été sublime. Nos idées philosophiques de la Divinité nuisent au Poëte. Les mêmes ornemens la desigurent, eux qui auroient relevé le Jupiter des Grecs. Le beau Génie de *Milton* lutte contre le systéme de sa Religion, & ne paroit jamais si grand que lorsqu'il en est un peu affranchi : pendant qu'un *Properce*, déclamateur froid & foible, ne doit sa renommée qu'au spectacle riant de sa Mythologie.

de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire: mais ce qui eſt plus néceſſaire encore, c'eſt un certain eſprit qui en eſt le réſultat; eſprit qui non-ſeulement nous fait connoître les choſes, mais qui nous familiariſe avec elles, & nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de *Perrault* peut faire ſentir ce que je veux dire: la groſſiéreté des ſiècles héroïques choquoit le Pariſien. En vain *Boileau* lui remontroit-il qu'*Homere* vouloit & devoit peindre les Grecs & non point les François; ſon eſprit demeuroit convaincu, ſans être perſuadé *. Un goût antique, (j'entens pour les idées de convention,) l'eut éclairé plus que toutes les leçons de ſon adverſaire.

XV. J'ai dit, il y a un moment, que la raiſon autoriſoit ces images artificielles, mais au tribunal de l'amour de la gloire, je ne ſais ſi la déciſion ſeroit la même. Nous aimons tous la gloire: mais rien n'eſt plus différent que la nature & le degré de cet amour. Chaque homme varie dans ſa manière de l'aimer. Cet Ecrivain n'aime que les éloges de ſes Contemporains. La mort met fin à toutes ſes eſpérances, & à tou-

Images artificielles tiennent à l'amour de la gloire.

* Voyez les *Remarques de M. Deſpréaux* ſur *Longin*.

toutes ses craintes. Le tombeau qui couvre son corps peut ensevelir son nom. Un tel homme peut sans scrupule employer des images familières aux seuls juges dont il recherche les applaudissemens. Cet autre légue son nom à la postérité la plus reculée *. Il se plaît à penser que, mille ans après sa mort, l'Indien des bords du Gange, & le Laponois au milieu de ses glaces liront ses ouvrages, & porteront envie au païs & au siècle qui l'ont vû naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes ne doit puiser que dans des sources communes à tous les hommes, dans leur cœur & dans le spectacle de la nature. Le seul orgueil peut l'engager à passer ces limites. Il peut présumer que la beauté de ses écrits lui assurera toujours des *Burmans*, qui travailleront à l'expliquer, & qui l'admireront encore plus parce qu'ils l'auront expliqué.

Et à la nature du Sujet.

XVI. Non-seulement le caractére de l'auteur, mais encore celui de son ouvrage influë à cet égard sur sa conduite. La haute poësie, l'épopée, la tragédie, l'ode emprunteront plus rarement ces images que la comédie & la satire, parce qu'elles peignent les passions, & que celles-ci crayonnent les

* *Vie de Bacon* par *Mallet*, p. 27.

les mœurs. *Horace* & *Plaute* sont presqu'inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre, & à penser comme le peuple Romain. Le rival de *Plaute*, l'élégant *Térence* est mieux entendu, parce qu'il a sacrifié la plaisanterie au bon goût, au lieu que Plaute a immolé les bienséances à la plaisanterie. Térence songeoit qu'il peignoit des Athéniens; tout dans ses piéces est Grec, hormis le langage * : Plaute savoit qu'il parloit à des Romains : on retrouve chez lui à Thébes, à Athénes, à Calydon, les mœurs, les loix & jusqu'aux bâtimens de Rome †.

XVII. Dans les Poëtes héroïques, les Mœurs, bien qu'elles ne fassent pas le fond de leurs tableaux, en ornent souvent le lointain. Il est impossible de sentir le plan, l'art, les détails de *Virgile*, sans être instruit à fonds de l'histoire, des loix, de la religion des

Contraste de l'enfance & de la grandeur de Rome.

* Voyez *Terent.* Eunuch. Act. II. Sc. II. Heauton. Act. I. sc. I.

Les *Cupedinarii* dont parle *Térence* ne détruisent point cette réfléction. Ce mot (quand même on n'adopteroit pas la conjecture de *Saumaise*) étoit devenu d'un nom propre un nom appellatif. Voyez *Térence*, Eunuch. Act. II. Sc. II.

† Amphytr. Act. I. Sc. I. *Quid faciam nunc, si Tresviri me in carcerem compegerint,* &c.

des Romains ; de la géographie de l'Italie ; du caractére d'Auguste ; de la rélation singulière & unique que ce Prince soutenoit avec le sénat & le peuple *. Rien de plus frapant, & de plus intéressant pour ce peuple, que le contraste de Rome couverte de paille renfermant trois mille citoyens dans ses murs †, avec cette même Rome capitale de l'univers, dont les maisons étoient des palais, les citoyens des princes, & les provinces des empires. Puisque *Florus* a sçu saisir ce contraste, on peut croire que *Virgile* ne l'a pas manqué. Il l'a peint des traits d'un grand maître. Evandre conduit son hôte par ce village, où tout jusqu'au Monarque respiroit la rusticité. Il lui en explique les antiquités ; & le Poëte laisse habilement entrevoir à quoi ce village, ce Capitole futur caché par les ronces étoit réservé ††. Que ce tableau est vif ! Que ce

* Voyez les *Dissertations de M. de la Bletterie sur le pouvoir des Empereurs*. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, *tom. XIX. p.* 357—457. *tom. XXI. p.* 299, *&c. tom. XXIV. p.* 261, *&c. p.* 279, *&c.*

† *Varron* de ling. Latina, Liv. IV. *Dionys. Halicarn.* Liv. XI. p. 76. *Plutarch.* in Romul.

†† VIRG. Æneid. Liv. VIII. V. 185 à 370.

Hinc ad Tarpeiam sedem, & Capitolia ducit
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis
——————— *armenta videbant*
Romanosque foro & lautis mugire carinis.

ce contraste est parlant pour un homme instruit dans l'antiquité ! Qu'il est fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de *Virgile*, d'autre préparation qu'un goût naturel, & quelque connoissance de la langue Latine !

XVIII. Mieux on posséde l'antiquité, plus on admire l'art de ce Poëte. Son sujet étoit assez mince. La fuite d'une bande d'exilés ; le combat de quelques villageois ; l'établissement d une bicoque, voilà les travaux tant vantés du pieux Enée. Mais le Poëte les a annoblis ; & il a sçû en les annoblissant les rendre encore plus intéressans. Par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des lecteurs, & trop heureuse pour déplaire aux juges, il embellit les mœurs des siécles héroïques, mais il les embellit sans les déguiser *. Le pâtre Art de Virgile.

* Rien de plus difficile pour un écrivain élevé dans le luxe que de peindre sans bassesse des mœurs simples. Lisez l'Epître de Penelope dans *Ovide*, vous vous y sentirez révolté de cette même rusticité qui vous enchante chez *Homere*. Lisez Mademoiselle de *Scudery*, vous serez désagréablement surpris de retrouver à la cour de Tomyris la pompe de celle de Louis XIV. Il faut être fait à ces mœurs pour en saisir le ton. La réfléxion a tenu lieu d'expérience à *Virgile*, & peut-être

pâtre Latinus, & le séditieux Turnus sont transformés en Monarques puissans. Toute l'Italie craint pour sa liberté. Enée triomphe des hommes & des Dieux. *Virgile* fait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains. Le fondateur de Rome fait disparoître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume. Bientôt il embrasera toute la terre. Enée (si j'ose hazarder l'expression) contient le germe de tous ses descendans. Assiégé dans son camp il nous rapelle César & Alexia. Nous ne partageons point notre admiration.

Jamais Virgile n'employe mieux cet art que lorsque, descendu aux enfers avec son héros, son imagination en paroît affranchie. Il n'y crée point d'êtres nouveaux & fantasques. Romulus & Brutus, Scipion & César s'y montrent, tels que Rome les admira ou les craignit.

Les Georgiques.

XIX. On lit les Georgiques avec ce goût vif qu'on doit au beau, & avec ce plaisir délicieux, que l'aménité de leur objet

être à *Fenelon*. Ils ont connu qu'il les falloit orner un peu pour ménager la délicatesse de leurs concitoyens; mais qu'on choqueroit cette même délicatesse si on les fardoit beaucoup.

objet inspire à toute ame honnête & sensible. On pourroit cependant sentir croître son admiration, si l'on découvroit chez leur auteur un but aussi relevé que l'exécution en est achevée. Je puise toujours mes exemples chez *Virgile*. Ses beaux vers & les préceptes de son ami *Horace* fixérent le gout des Romains, & peuvent instruire la postérité la plus reculée. Mais pour déveloper mes idées, il faut les prendre d'un peu loin.

XX. Les premiers Romains combattoient pour la gloire & pour la patrie. Depuis le siège de Vèïes * ils recevoient une paye assez modique, & quelquefois des récompenses après les triomphes †: mais ils les recevoient comme une grace, & non comme une dette. La guerre finie, chaque soldat devenu citoyen se retiroit dans sa cabane & y suspendoit ses armes inutiles, prêt à les reprendre au premier signal. Les Vétérans.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la république, les choses étoient bien changées.

* *Liv.* L. IV. c. 59. 60.

† *Liv.* L. XXX. c. 45, &c.
Arbuthnot's Tables, p. 181, &c.

gées. Plus de trois cens mille hommes accoutumés au carnage & au luxe *, sans biens, sans patrie, sans principes, exigeoient des récompenses. Si le Dictateur les leur avoit données en argent, suivant le taux établi ensuite par Auguste, elles lui auroient couté plus de trente deux millions de notre monnoye †, somme immense

* *Sallust.* in Bell. Catilin. p. 22. edit. Thysii.

† Ce taux étoit de trois mille drachmes, ou douze mille sesterces pour le simple légionaire, (1) du double pour le cavalier & le centenier, & du quadruple pour le tribun (2). La légion Romaine, depuis l'augmentation de Marius, (3) étoit de six mille fantassins, & de trois cens chevaux. Ce grand corps n'avoit que soixante six officiers, savoir soixante centeniers & six tribuns. Voici le calcul :

	Liv. Sterl.
282,000 légionaires à 3000 drachmes ou 12,000 sesterces, ou 105 livres sterling chacun	28,905,000
2,820 centeniers & 14,100 cavaliers à 6000 drachmes ou 210 livres sterling chacun	3,468,600
282 tribuns à 12,000 drachmes ou livres 410 chacun	115,620
En tout	l. 32,489,220

Suivant

(1) *Dion. Cass.* L. liv. *Lips.* Ex. ad L. I. Annal. Tacit. C.

(2) *Wotton's* History of Rome, p. 154.

(3) *Rosin.* Antiq. p. 964.

menſe dans les tems les plus proſpères, mais alors au-deſſus des facultés de la république. Sylla embraſſa un parti, que la néceſſité & ſon intérêt particulier, plutôt que le bien de l'Etat, lui dictérent: il donna des terres aux ſoldats. Quarante ſept légions furent diſperſées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires *. Expédient ruineux! Si on les mêloit, ils quittoient leurs habitations pour ſe retrouver. Si on les laiſſoit en corps, le premier ſéditieux y trouvoit une armée toute prête †. Ces vieux guerriers ennuyés du repos, & trouvant au-deſſous d'eux d'acheter par la ſueur ce qui pouvoit ne coûter

Suivant les calculs de M. *Arbuthnot* cette ſomme ne ſeroit que de livres 30,705,220, la drachme valant 7¾ ſous d'Angleterre (4). Mais quelques recherches que j'aie faites, la drachme Attique des derniers tems, égale au denier Romain en poids comme en valeur, valoit 8½ de cette monnoye (5).

* *Liv.* L. LXXXIX. Epitom. Freinsheim. ſuppl. L. LXXXIX. c. 34.

† *Tacit.* Annal. XIV. p. 249. edit. Lipſii.

(4) *Arbuth.* Tables, p. 15.

(5) Voyez mes Rem. MSS. ſur les poids, &c. des anciens. *Hooper*, pag. 108. & *Eiſenſchmidt*, pag. 23, &c.

couter que du sang *, dissipérent leurs nouveaux biens par la débauche, & n'espérant de salut que dans une guerre civile, servirent puissamment les desseins de Catilina **. Auguste pressé par les mêmes embarras, suivit le même plan, & en craignit les mêmes suites. La triste Italie fumoit encore.

" Des feux qu'a rallumé sa liberté mourante †."

Les hardis vétérans n'avoient acheté leurs possessions que par une guerre sanglante, & leurs fréquens actes de violence montroient assez qu'ils se croyoient toujours les armes à la main ††.

But de Virgile. XXI. Qu'y-avoit-il alors de plus assorti à la douce politique d'Auguste, que d'employer les chants harmonieux de son ami, pour les reconcilier à leur nouvel état? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage :

Da

* *Tacit.* de Mor. German. p. 441.

** *Sallust.* in Bell. Catilin. p. 40. *Cicero* in Catilin. Orat. II. c. 9.

† *Racin.* Mithrid. Act. III. sc. 1.

†† V. *Donat.* in Vit. Virgil. *Virgil.* Eclog. IX. v. 2, &c.

Da facilem curſum, atque audacibus adnue
cœptis,
Ignaroſque viæ mecum miſeratus agreſtes
Ingredere, & votis jam nunc aſſueſce vo-
cari *.

L'agriculture avoit cependant plus de cinquante écrivains Grecs †; les livres de *Caton* & de *Varron* étoient des guides plus ſûrs, plus minutieux & plus exacts que ne pouvoit l'être un Poëte. Mais il falloit faire goûter à des ſoldats le repos de la campagne plutôt que les inſtruire dans les principes de l'agriculture? De là toutes ces deſcriptions touchantes des plaiſirs innocens du campagnard, ſes jeux, ſes foyers, ſes retraites délicieuſes oppoſées aux amuſemens frivoles des hommes, & à leurs affaires plus frivoles que leurs amuſemens.

Il y a dans ce tableau de ces traits vifs & inattendus, de ces détours cachés & heureux, qui montrent en *Virgile* un génie pour la ſatyre, que des vuës ſupérieures & la bonté de ſon cœur l'empêchoient

* *Virg.* Georg. L. I. v. 40.
† *Varro* de Re Ruſtic. L. I. c. 1.

pêchoient ſeules de cultiver *. Quel vétéran ne ſe reconnoiſſoit pas dans le vieillard Corycien ** ? Comme eux accoutumé aux armes dès ſa jeuneſſe, il trouvoit enfin le bonheur dans une retraite ſauvage, que ſes travaux avoit transformée en un lieu de délices †.

L'Italien las de mener une vie remplie de craintes légitimes déploroit avec *Virgile* les malheurs du tems, & plaignoit ſon Prince de ſe voir emporté par la violence des vétérans,

Ut, cum carceribus ſeſe effudere quadrigæ,
Addunt in ſpatia, & fruſtra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas ††.

& recommençoit ſes travaux dans l'eſpoir d'un nouveau ſiècle d'or.

* *Hic petit excidiis urbem, miſeroſque penates,*
Ut gemmâ bibat, & Sarrano dormiat oſtro.
Virg. Georg. L. II. v. 505, &c.

** *Ibid.* L. IV. v. 125 & ſeq.

† Il étoit du nombre des pirates auxquels Pompée avoit donné des terres. V. *Serv.* in loc. & *Vell. Pater.* L. II. p. 56.

†† *Virg.* Georg. L. I. v. 512.

XXII. Si l'on adopte mes idées, Virgile n'eſt plus un ſimple écrivain, qui décrit les travaux ruſtiques. C'eſt un nouvel Orphée, qui ne manie ſa lyre que pour faire dépoſer aux ſauvages leur férocité, & pour les réunir par les liens des mœurs & des loix *. Son ſuccès.

Ses chants produiſirent cette merveille. Les vétérans s'accoutumérent inſenſiblement au repos. Ils paſſérent en paix les trente ans qui s'écoulérent avant qu'Auguſte eut établi, non ſans beaucoup de difficulté, un tréſor militaire pour les payer en argent †.

XXIII. *Ariſtote*, qui portoit la lumière dans les tenébres de la nature & de l'art, eſt le père de la critique. Le tems, dont la juſtice lente, mais ſûre, met enfin la vérité à la place de l'erreur, a briſé les ſtatues du philoſophe, mais a confirmé les dé- LA CRITIQUE. Idée de la critique.

* *Silveſtres homines ſacer interpreſque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
HORAT. Ars Poët. v. 391.

† *Tillemont.* Hiſt. des Emper.
Tacit. Annal. L. I. p. 39.
Dionyſ. L. LV. p. 565.
Sueton. in Auguſt. c. 49.

décifions du critique. Deftitué d'obfervations, il a donné des chimères pour des faits. Formé dans l'école de *Platon*, & dans les écrits d'*Homere*, de *Sophocle*, d'*Euripide* & de *Thucydide*, il a puifé fes régles dans la nature des chofes & dans la connoiffance du cœur humain. Il les a éclaircies par les exemples des plus grands modéles.

Deux mille ans fe font écoulés depuis Ariftote. Les critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne font pas encore d'accord fur l'objet de leurs travaux. Les *Le Clerc*, les *Coufin*, les *Des-maifeaux*, les de *Sainte-Marthe* *, nous en offrent des défiuitions différentes. Pour moi, je les crois toutes ou trop partiales, ou trop arbitraires. La critique eft, felon moi, l'art de juger des écrits & des écrivains ; ce qu'ils ont dit s'ils l'ont bien dit, s'ils ont dit vrai †. De la première de ces branches découle la grammaire, la connoiffance des langues, & des manufcrits, le difcernement des ouvrages fuppofés, le rétabliffement

* *Clerici* Ars Crit. Liv. I. c. 1.

† Il faut borner ce vrai au vrai hiftorique, à la vérité de leurs témoignages & non de leurs opinions. Cette dernière efpèce de vérité eft plutôt du reffort de la logique que de celui de la critique.

ſement des endroits corrompus. Toute la théorie de la Poëſie & de l'éloquence ſe tire de la ſeconde. La troiſième ouvre un champ immenſe, l'examen & la critique des faits. On pourroit donc diſtinguer la nation des critiques, en critiques Grammairiens, en critiques Rhéteurs, & en critiques Hiſtoriens. Les prétenſions excluſives des premiers ont nui non-ſeulement à leur travail, mais à celui de leurs confrères.

Matériaux du critique.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hommes; tout ce que le génie a créé; tout ce que la raiſon a peſé; tout ce que le travail a recueilli, voilà le département de la critique. La juſteſſe d'eſprit, la fineſſe, la pénétration, ſont toutes néceſſaires pour l'exercer dignement. Je ſuis le littérateur dans ſon cabinet. Je le vois entouré des productions de tous les ſiècles: ſa bibliothéque en eſt remplie: ſon eſprit en eſt éclairé ſans en être chargé. Il étend ſes regards de tous côtés. L'auteur le plus éloigné du travail de l'inſtant n'eſt pas oublié: un trait lumineux pourroit s'y rencontrer, qui confirmeroit les découvertes du critique ou qui ébranleroit ſes hypothèſes. Le travail de l'érudit eſt

 achevé.

achevé. Le philosophe de nos jours s'y arrête & loue la mémoire du compilateur. Celui-ci en est quelquefois la dupe, & prend les matériaux pour l'édifice.

Opérations du critique.

XXV. Mais le vrai critique sent que sa tâche ne fait que commencer. Il pése, il combine, il doute, il décide. Exact & impartial il ne se rend qu'à la raison, ou à l'autorité, qui est la raison des faits *. Le nom le plus respectable le céde quelquefois au témoignage d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt & fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothése la plus brillante, la plus spécieuse, & ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, & il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates, qui se fanent sous la touche la moins rude; mais aussi peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés

* C'est-à-dire, l'autorité combinée avec l'expérience.

cachés du cœur humain, pour ſe rendre raiſon de ſes plaiſirs & de ſes dégouts. Modeſte & ſenſé il n'étale point ſes conjectures comme des vérités, ſes inductions comme des faits, ſes vraiſemblances comme des démonſtrations.

XXVI. On a dit que la géométrie étoit une bonne logique, & l'on a cru lui donner un grand éloge: il eſt plus glorieux aux ſciences de déveloper ou de perfectionner l'homme que de reculer les bornes de l'univers. Mais la critique ne peut-elle pas partager ce titre? Elle a même cet avantage: la géométrie s'occupe de démonſtrations qui ne ſe trouvent que chez elle: la critique balance les différens degrés de vraiſemblance. C'eſt en les comparant que nous réglons tous les jours nos actions, que nous décidons ſouvent de notre ſort *. Balançons des vraiſemblances critiques.

La critique une bonne logique.

XXVII. Notre ſiècle, qui ſe croit deſtiné à changer les loix en tout genre, a enfanté un Pirrhoniſme hiſtorique, utile

Controverſe ſur l'hiſtoire Romaine.

* Il s'agit principalement des Elémens de la Géométrie & de ceux de la critique.

utile & dangereux. Mr. *de Pouilly*, esprit brillant & superficiel, qui citoit plus qu'il ne lisoit, douta de la certitude * des cinq premiers siècles de Rome; mais son imagination peu faite pour ces recherches céda facilement à l'érudition & à la critique de Mr. *Freret* & de l'Abbé *Sallier* **. Mr. de *Beaufort* fit revivre cette controverse; & l'histoire Romaine souffrit beaucoup des attaques d'un écrivain, qui savoit douter, & qui savoit décider.

Traité entre Rome &Carthage.

XXVIII. Un traité des Romains & des Carthaginois devint entre ses mains une objection accablante †. Ce traité se rencontre chez *Polybe*, historien exact & éclairé ††. L'original se conservoit à Rome de son tems. Cependant ce monument authentique contredit tous les historiens. L. Brutus

* Une définition claire de cette certitude sur laquelle on se disputoit auroit pû abréger la controverse. "C'est la certitude historique." Mais cette certitude varie de siècle en siècle. Je crois en gros à l'existence & aux actions de Charlemagne: mais la certitude que j'en ai n'est point égale à celle des exploits d'Henri IV.

** Voyez *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. VI. p. 14. 190.

† *Differt. sur l'incertit. de l'hist. Rom.* p. 33—46.

†† *Polyb.* Hist. Liv. III. c. 22.

Brutus & M. Horatius y paroiſſent comme exerçant le Conſulat enſemble, quoiqu'Horatius n'y parvint qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des ſujets qui n'étoient encore que leurs alliés. On entend parler de la marine d'un peuple, qui ne conſtruiſit ſes premiers vaiſſeaux que dans la première guerre Punique, deux cens cinquante ans après le conſulat de Brutus. Quelles concluſions fatales ne tire-t-on pas de cette contrarieté? Elles ſont toutes au déſavantage des hiſtoriens.

XXIX. Cette objection a fort embaraſſé les adverſaires de Mr. *de Beaufort.* Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original. Ils en ont avancé la date. Tâchons par une explication vraiſemblable de concilier le monument & les hiſtoriens. Séparons d'abord la date d'avec le corps du traité. Celui-ci eſt du tems de Brutus. Celle-là eſt de la façon de *Polybe* ou de ſes antiquaires Romains. Les noms des conſuls ne ſe liſoient jamais dans les traités ſolemnels, dans les *fœdera* conſacrés par toutes les cérémonies de la religion. Les ſeuls miniſtres de cette religion, les *féciaux*, les ſignoient: & cette circonſtance diſtinguoit les *fœdera* & les

Ce traité éclairci.

Les conſuls.

 ſpon-

sponsiones. Nous devons ce détail à *Tite-Live* *. Il fait disparoître la difficulté. Les antiquaires auront pris les féciaux pour les consuls. Mais sans songer à cette méprise, ces antiquaires, que rien n'obligeoit à la précision dans l'explication des monumens publics, ont marqué l'année du régifuge, par les noms célébres du fondateur de la liberté & de celui du capitole. Il leur importoit peu de s'assurer s'ils exercérent le consulat ensemble.

Les sujets des Romains.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'étoient point sujets des Romains, ou s'ils l'étoient, les historiens nous ont donné une idée très-fausse de l'étendue de la république. Transportons-nous dans le siècle de Brutus, & puisons dans la politique des Romains une définition du terme d'allié assez éloignée de la nôtre. Rome, quoique la dernière colonie des Latins, songea de bonne heure à réunir toute cette nation sous

* *Spoponderunt consules, legati, quæstores, tribuni militum: nominaque eorum qui spoponderunt adhuc exstant: ubi si ex fœdere acta res esset, præterquam duorum fecialium, non extarent.*

Tit. Liv. Liv. IX. c. 5.

fous fes loix. Sa difcipline, fes héros & fes victoires lui acquirent bientôt une fupériorité décidée. Fiers, mais politiques, les Romains en uférent avec une fageffe digne de leur bonheur. Ils comprirent que des cités mal afſervies arrêteroient les armes, épuiferoient les tréfors, & corromproient les mœurs de la république. Sous le nom plus fpécieux d'alliés ils fçurent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci confentirent avec plaifir à reconnoître Rome pour la capitale de la nation Latine, & à lui fournir un corps de troupes dans toutes fes guerres. La république ne leur devoit qu'une protection, marque de fa fouveraineté & qui leur coutoit fi cher. Ces peuples étoient alliés de Rome, mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient efclaves *.

XXXI. Cette explication diminue la difficulté, me dira-t-on, mais ne la diffipe pas. *Ypekooi*, l'expreffion dont fe fert *Polybe*, fignifie *fujet*, dans le fens propre du mot. Je ne le contefterai pas. Mais nous n'avons que la traduction de ce traité; &

* *Tit. Liv.* Liv. VIII. c. 4.
Le Préteur Annius appelle le gouvernement des Romains, *Regnum impotens*.

& si l'on accorde à ses copies une confiance conditionnelle pour le fond des choses, il ne doit pas être permis de rien conclure de leurs expressions prises à la rigueur. Les assemblages d'idées sont si arbitraires, les nuances si légères, les langues si différentes, que le plus habile traducteur peut chercher des expressions équivalentes, mais n'en trouve guères que de semblables *. Le langage de ce traité étoit ancien. *Polybe* se fia aux antiquaires Romains. La vanité leur grossit les objets. *Fœderati* ne signifie pas des alliés égaux : rendons-le, direntils, par *sujets*.

Leur marine.

XXXII. La marine des Romains embarasse encore nos critiques. *Polybe* nous assure que la flotte de Duillius fut leur premier essai dans ce genre †. Eh bien, *Polybe* se trompe puis qu'il se contredit; voilà toute ma conclusion. Mais en admettant même son récit, l'histoire Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèse, qui explique ce phénomène d'une manière raisonnable ; & c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une hypothèse.

* Voyez *Cleric.* Ars Critic. Liv. II. c. 2. §. 1. 2. 3.

† *Polyb.* Liv. I. c. 20.

thèse. Tarquin opprime le peuple & les soldats. Il s'approprie tout le butin. On se dégoute de la milice. On équipe de petits bâtimens qui font des courses sur mer. La république naissante les protége, mais met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continuelles, la paye qu'on accorde aux troupes de terre font négliger la marine ; & dans un siècle ou deux, on oublie quelle a jamais existé *. *Polybe* aura parlé d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs la première marine des Romains ne pouvoit être composée que de bâtimens à cinquante rames. Gelon & Hieron construisirent des vaisseaux plus grands †. Les Grecs & les Carthaginois les imitérent ; & dans la première guerre Punique, les Romains mirent en mer de ces vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, qui étonnent encore nos antiquaires & nos méchaniciens. Cet

* Je ne dis rien de la flotte qui parut devant Tarente. Je crois que les vaisseaux appartenoient aux habitans de Thuricun. Voyez *Freinsheim.* supplem. Livian. Liv. XII. c. 8.

† *Arbuthnot's* Tables, p. 225. Histoire du commerce des anciens, par *Huet*. c. 221.

Cet armement étoit bien propre à faire oublier leurs essais antiques & grossiers *.

Réfléxions sur cette dispute.

XXXIV. J'ai défendu avec plaisir une histoire utile & intéressante. Mais j'ai voulu sur-tout montrer par ces réfléxions combien sont délicates les discussions de la critique, où il ne sagit pas de saisir la démonstration, mais de comparer le poids des vraisemblances opposées; & combien il faut se défier des systémes les plus éblouïssans, puisqu'il y en a si peu qui soutiennent l'épreuve d'un examen libre & attentif.

La critique, une pratique sans être une routine.

XXXV. Une nouvelle considération embarasse la critique d'une nouvelle difficulté. Il est des sciences qui ne sont que des connoissances : leurs principes sont des vérités de spéculation & non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition que de se la rendre familière, de l appliquer avec justesse, de s'en servir comme d'un guide

* On peut voir une autre hypothèse du célébre M. *Freret*. Elle plaît par sa simplicité, mais elle me paroit insoutenable. Voyez *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XVIII. p. 102, &c.

guide dans ses études, & d'un flambeau dans ses découvertes.

La marche de la critique n'est point une routine. Ses principes généraux sont vrais, mais stériles. Celui qui ne connoit qu'eux se méprend également, qu'il veuille les suivre ou qu'il ose s'en écarter. Le génie plein de ressources, maître des régles, mais maître aussi des raisons des régles, paroît souvent les mépriser. Sa route nouvelle & hardie semble l'en éloigner: mais suivez-le jusqu'au bout, vous voyez en lui un admirateur, mais un admirateur éclairé des mêmes régles, qui sont toujours la base de ses raisonnemens & de ses découvertes. Que toutes les sciences fussent *legum non hominum respublica,* voilà le souhait du peuple des savans. Son accomplissement feroit son bonheur: mais on ne sçait que trop que le bonheur des peuples & la gloire de ceux qui les éclairent ou qui les gouvernent sont des objets souvent différens, & quelquefois opposés. Les savans du premier ordre ne veulent que des études semblables à la lance d'Achille: elle n'étoit faite que pour les mains du héros. Essayons de la manier.

Le Poëte peut-il s'écarter de l'histoire ?

XXXVI. Le législateur de la critique a prononcé, que le poëte doit rendre les héros tels que l'histoire nous les fait connoître :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
*Scriptor. Homereum * si forte reponis Achillem ;*
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis : &c. †

Réduirons-nous donc le Poëte au rôle d'un froid annaliste ? Lui ôterons-nous ce grand pouvoir de la fiction, ce contraste, ce choc des caractères, ces situations inattendues où l'on tremble pour l'homme, où l'on admire le héros ? Ou-bien, plus amis des beautés que des régles, lui pardonnerons nous plus aisément les anachronismes que l'ennui ?

La loi & raison de la loi. Exemple de Virgile.

XXXVII. Charmer, attendrir, élever l'esprit, c'est-là l'objet de la poësie. Les loix partiales ne doivent jamais faire perdre de vue qu'elles ne sont que des moyens destinés

* Voyez *Bentley* & *Sanadon* au v. 120. de *l'Art Poëtique d'Horace.*

† *Horat.* Ars Poët. v. 119. & seq.

tinés à aider ses opérations, & non à les embarasser. On a vû que la philosophie hérissée de démonstrations ose à peine entamer les idées reçues ; comment la poësie pourroit-elle espérer de plaire qu'en s'y prêtant ? Nous nous plaisons à revoir les héros & les événemens de l'antiquité : paroissent-ils travestis, ils produisent la surprise, mais une surprise qui révolte contre les nouveautés. Lorsqu'un auteur veut hazarder quelque changement, il doit réfléchir s'il en naît une beauté frapante ou légère, mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut racheter son attentat.

Les anachronismes d'*Ovide* nous déplaisent *. La vérité y est corrompue sans être embellie. Que le Mézence de *Virgile* est d'un caractère différent ! Ce Prince ne

* En matière de géographie & de chronologie on doit peu compter sur l'autorité d'*Ovide*. Ce poëte étoit d'une ignorance grossiere dans ces deux sciences. Lisez la description des voyages de Médée ; *Metamorph. Liv. VIII. v.* 350 *à* 402, *& le XIV. Liv* des mêmes *Metamorph.* Celle-là est remplie d'erreurs géographiques, qui donnent la torture aux commentateurs mêmes : & celui-ci fourmille de bévues chronologiques.

ne périt que par les armes d'Ascagne *. Mais quel lecteur assez glacé pour y songer un instant, lorsqu'il voit Enée, ministre des vengeances célestes, devenir le protecteur des nations opprimées, lancer la foudre sur la tête du coupable tiran, mais s'attendrir sur la victime infortunée de ses coups, le jeune & pieux Lausus digne d'un autre père, & d'un destin plus propice ? Que de beautés l'histoire faisoit perdre au poëte : Encouragé par ce succès, il l'abandonne quand il eut dû la suivre. Enée arrive dans l'Italie si désirée ; les Latins accourent pour défendre leurs foyers, tout menace du plus sanglant combat.

« Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
« Déjà couloit le sang prémices du carnage †. »

Le nom d'Enée fait tomber les armes aux ennemis. Ils craignent de combattre ce guerrier, dont la gloire s'élève des cendres de sa patrie. Ils courent embrasser ce Prince annoncé par tant d'oracles, qui leur apporte du fond de l'Asie, ses Dieux, une race

* *Serv.* ad Virg. Æneid Liv. IV. v. 620. *Dion. Halicarn.* antiq. Rom. Liv. I.

† *Racin.* Iphig. Act. v. sc. dern.

race de héros, & la promesse de l'empire de l'univers. Latinus lui offre un azile & sa fille. * Quel coup de théatre ! Qu'il étoit digne de la majesté de l'épopée, & de la plume de *Virgile !* Qu'on lui compare, si on l'ose, l'ambassade d'Ilioneus, le palais de Latinus, & le discours du Monarque †.

XXXVIII. Que le Poëte, je le répéte encore, ose hazarder, pourvû que le lecteur retrouve toujours dans ses fictions ce même degré de plaisir, que la vérité & les convenances lui eussent offert. Qu'il ne bouleverse pas les annales d'un siècle pour dire une antithése. L'invention ne trouvera pas cette loi trop sévère si elle réfléchit, que le sentiment appartient à tous les hommes, que les connoissances ne sont le partage que d'un petit nombre, & que le beau agit plus puissamment sur l'ame que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souvienne toute fois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de *Milton*, la versification harmonieuse de *Voltaire*, ne nous re- Eclairciffemens & restrictions.

 con-

* *Tit. Liv.* Liv. I. c. 1.

† *Virg.* Æneid. Liv. VII. v. 148. jusqu'à 285.

concilieroient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV. vainqueur des Romains. Disons, en rassemblant nos idées, que les caractères des grands hommes doivent être sacrés; mais que les poëtes peuvent écrire leur histoire, moins comme elle a été que comme elle eut dû être; qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels, parce que ceux-ci supposent l'erreur, & celles-là une simple ignorance; & qu'enfin on rapproche plus aisément les tems que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés, où les systémes des chronologistes sont les fictions des poëtes, à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'épisode de Didon est plus philosophe ou moins homme de goût que moi *.

XXXIX.

* On peut douter cependant si cet épisode blesse la véritable chronologie. Dans le systéme plausible du Chevalier *Newton*, Enée & Didon se trouvent contemporains (1). Les Romains devoient mieux connoître l'histoire de Carthage que les Grecs. Les archives

(1) Voyez *Newton's* Chronology of ancient Kingdoms reformed. p. 32.

XXXIX. Plus on a approfondi les sciences, plus on a vû qu'elles étoient E 3 toutes

Les Sciences Naturelles.

chives de Carthage étoient passées à Rome (2). La langue Punique y étoit assez connue (3). Les Romains consultoient volontiers les Africains sur leurs origines (4). D'ailleurs, (& c'est assez pour disculper notre poëte) *Virgile* adopte une chronologie plus conforme aux supputations de *Newton* qu'à celles d'*Eratosthène*. Peut-être on ne sera pas faché de voir les preuves de ce sentiment.

Sept ans suffirent à peine au courroux de Junon & aux voyages d'Enée. C'est Didon qui me l'apprend :

Nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris & fluctibus æstas (5).

Quelques mois après il arriva au bord du Tibre. Ce fut-là que le Dieu du fleuve lui apparut, lui prédit de nouveaux combats, mais lui fit espérer une fin glorieuse à ses maux. Un prodige confirma l'oracle. Une truye couchée sur le rivage montroit, par ses trente petits qui l'environnoient, le nombre d'années qui devoient s'écouler avant que le jeune Ascagne jettât les fondemens d'Albe :

Jamque

---

(2) *Universal History*, tom. XVIII. p. 111. 112.

(3) *Plaut.* Penul. act. v. sc. 1.

(4) *Sallust.* in Bell. Jugurth. c. 17. *Ammian. Marcel.* Liv. XXII. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. IV. p. 464.

(5) *Virgile* Æneid. Liv. I. v. 755.

toutes liées. On a cru voir un bois immense.

Jamque tibi, (ne vana putes hæc fingere somnum,)
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fœtus enixa, jacebit :
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati.
(Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum :)
Ex quo ter denis urbem redeuntibus annis,
Ascanius clari condet cognominis Albam (6).

Cette ville demeura pendant trois cens ans le siège de l'Empire & le berceau des Romains :

Hic jam ter centos totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea (7).

Ce sont-là les expressions que *Virgile* met à la bouche de Jupiter. Nos chronologistes s'embarassent peu de faire tenir sa parole au Maître du tonnerre. Ils font détruire la ville d'Albe par Tullus Hostilius près de cinq cens ans après sa fondation, & environ cent ans après celle de Rome (8). Mais tout s'applanit dans le systême de *Newton*. La prise de Troyes placée à l'an 904, & suivie d'un intervalle de 337 ans, nous conduit à 567, 60 ans après les Palilia, époque, qui quadre au mieux avec le régne du troisième successeur de Romulus (9). Une ancienne tradition conservée par *Plutarque* (10) y coïncide avec précision. On déterra les Livres de Numa, An. ant.

(6) *Virgil.* Æneid. Liv. VIII. v. 42.

(7) *Ibid.* Liv. I. v. 272.

(8) Voyez les tables Chronolog. d'*Helvicus*, è. I. ann. A. C. 656, &c.

(9) *Newton's* Chronology, p. 52. &c.

(10) Voyez *Plutarch.* in Numa.

mense. Au premier coup d'œil tous les arbres

ant. Chr. 181, quatre cens ans après la mort de ce Roi & le commencement du régne d'Hostilius. Numa mourut donc 581 ans avant l'ére chrétienne. Quel art dans le poëte de saisir le moment où Enée arrive à Carthage, pour répondre à ses critiques, de la seule manière que la rapidité de sa marche & la grandeur de son sujet pouvoient le lui permettre ! Il leur fait sentir que dans ses hypothèses la rencontre de Didon & d'Enée n'est point une licence poëtique. *Virgile* n'est point le seul qui ait revoqué en doute la chronologie vulgaire des Rois Latins. Je le soupçonne même d'avoir puisé ses idées dans les ouvrages de son contemporain *Trogue-Pompée.* Cet historien, le rival de *Tite-Live* & de *Salluste* (11), donnoit au Royaume d'Albe la même durée de trois cens ans. Si son histoire universelle ne s'étoit pas perdue, nous y verrions apparemment le détail & les preuves de cette opinion. A présent il faut nous contenter d'en lire la simple exposition chez son abréviateur. "*Albam* " *longam condidit quæ trecentis annis caput regni* " *fuit* (12)". *Tite-Live* lui-même, ce père de l'histoire Romaine, qui fait paroître quelquefois tant d'attachement à la chronologie reçue (13), mais qui glisse d'ordinaire sur les endroits scabreux d'une façon qui montre sa bonne foi & son ignorance, semble se défier de ses guides dans ces siècles reculés. Rien de plus naturel

(11) *Flav. Vopisc.* in proem. Aurelian.

(12) *Justin.* Liv. XLIII. c. 1.

(13) *Tit. Liv.* Liv. I. c. 18. & alibi passim.

arbres qui le formoient paroiſſoient iſolés ; mais a-t-on percé la ſuperficie, on a vû que toutes les racines étoient entremêlées.

Il n'y a point d'étude, pas même la plus chétive, & la moins connue, qui n'offre quelquefois des faits, des ouvertures, des objections à la plus ſublime & à la plus éloignée des connoiſſances. J'aime à peſer ſur cette conſidération. Il faut faire voir aux nations & aux profeſſions différentes, leurs beſoins réciproques. Montrez

naturel que de marquer la durée du régne de chaque Roi Latin dont il rapporte le nom (14) ! Or il ſe tait ſur cet article. Rien de plus néceſſaire que de fixer au moins l'intervalle entre Enée & Romulus ; il ne le fait point. Ce n'eſt pas tout. "La deſtruction " d'Albe, dit-il, ſuivit de 400 ans ſa fondation (15)." En retranchant cent ans pour les régnes de Romulus & de Numa, & pour la moitié de celui d'Hoſtilius, il nous en reſtera 300 au lieu de 400 que nous donneroit la chronologie d'*Eratoſtbène*. *Tite Live* eſt donc d'accord avec *Virgile* à peu de choſe près ; & cette petite différence affermit leur union plutôt qu'elle ne l'affoiblit. Je prévois une objection, mais des plus minces. Y répondre ce feroit créer des monſtres pour les combattre ; ainſi, je finis cette digreſſion déjà trop longue.

(14) *Tit. Liv.* Liv. I. c. 9.

(15) *Idem* Liv. I. c. 29.

trez à l'Anglois les avantages du François; faites connoître au physicien les secours que la littérature lui présente; l'amour propre supplée à ce que la discrétion vous a fait supprimer. Ainsi la Philosophie s'étend: l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux; ils sont frères.

XL. Dans toutes les sciences nous nous appuyons sur les raisonnemens & sur les faits. Sans ceux-ci nos études seroient chimériques; privées de ceux-là elles ne sauroient être qu'aveugles. C'est ainsi que les Belles-Lettres sont mélangées. Toutes les branches de l'étude de la nature, qui cache souvent sous une petitesse apparente une grandeur réelle, le sont pareillement. Si la physique a ses *Buffons*, elle a aussi, (pour parler le langage du tems,) ses érudits. La connoissance de l'antiquité leur offre aux uns & aux autres une riche moisson de faits propres à dévoiler la nature, ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient de prendre un nuage pour une Divinité. Quelles lumières le médecin ne puise-t-il pas dans la description de la peste qui désola Athènes? J'admire avec lui la force ma-

Liaison de la Physique & de la Littérature.

jestueuse de *Thucydide* *, l'art & l'énergie de *Lucrece* ** ; mais il va plus loin : il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ses concitoyens.

Je sais que les Anciens s'appliquoient peu aux sciences naturelles ; que destitués d'instrumens, & isolés dans leurs travaux, ils n'ont pû rassembler qu'un petit nombre d'observations mêlées d'incertitudes, diminuées par les injures du tems, & jettées au hazard dans un grand nombre de volumes †: mais la pauvreté doit-elle inspirer la négligence ? L'activité de l'esprit humain s'excite par les difficultés. La nécessité mère du relâchement seroit un assemblage étrange.

Avantages des anciens. Spectacles de l'amphitéatre.

XLI. Les partisans mêmes les plus zélés des modernes ne disconviendront pas, je pense, des secours que les anciens possédoient & dont nous manquons. Je rappelle en frémissant les spectacles sanglans des

* *Thucydid.* Liv. I.

** *Lucret.* de Rer. Natur. Liv. VII. v. 1136. &c.

† Mr. *Freret* croyoit les observations philosophiques des anciens plus exactes qu'on ne le pense. Quiconque connoit le génie & les lumières de Mr. *Freret* sent le poids de son autorité. Voyez *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XVIII. p. 97.

des Romains. Le ſage *Ciceron* les déteſtoit & les mépriſoit *. La ſolitude & le ſilence l'emportoient de beaucoup chez lui ſur ces chefs-d'œuvre de magnificence, d'horreur & de mauvais goût **. En effet, ſe plaire au carnage n'eſt digne que d'une troupe de ſauvages. On ne pouvoit élever des palais pour y faire combattre des bêtes, que chez un peuple, qui préféroit les décorations aux beaux vers, & les machines aux ſituations †. Mais tels étoient les Romains : leurs vertus, leurs vices, & juſqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la patrie.

Cependant ces ſpectacles, ſi affreux aux yeux du philoſophe, ſi frivoles à ceux de l'homme de goût, devoient être bien précieux pour le naturaliſte. Qu'on

* *Ciceron* envie le ſort de ſon ami Marius, qui paſſa à la campagne les jours des jeux magnifiques de Pompée. Il parle avec aſſez de mépris du reſte des ſpectacles : mais il s'attache ſur-tout aux combats des bêtes ſauvages. "*Reliquæ ſunt venationes*, (dit-il) *binæ per dies quinque ; magnificæ, nemo negat : ſed quæ poteſt homini eſſe polito delectatio, cum aut homo imbecillus a valentiſſima beſtia laniatur, aut præclara beſtia venabulo transverberatur ?*

** *Cicero* ad Famil. Liv. VII. epiſt. 1.

† *Horat.* Liv. II. epiſt. 1. v. 187.

Qu'on se représente le monde épuisé pour fournir à ces jeux, les trésors des riches & le pouvoir des Grands mis en œuvre pour déterrer des créatures singulières par leur figure, par leur force, ou par leur rareté, pour les amener dans l'amphitéatre de Rome, & pour mettre en jeu l'animal entier *. Ce devoit être une école admirable, sur-tout pour cette partie la plus noble de l'histoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la nature & les propriétés des animaux qu'à décrire leurs os & leurs cartilages. Souvenons-nous que *Pline* a fréquenté cette école, & que l'ignorance a deux filles, l'incrédulité & la foi aveugle. Ne deffendons pas moins notre liberté contre l une que contre l'autre.

Païs où les physiciens anciens étudioient la nature.

XLII. Si l'on sort de ce théatre pour entrer dans un autre plus vaste, & pour examiner quelles étoient les contrées soumises aux naturalistes & aux physiciens de l'antiquité, nous ne les plaindrons pas.

Je sçais que la navigation nous a ouvert un nouvel hemisphère ; mais je sçais aussi que la découverte d'un matelot, & le voyage

* Voyez *Essais de Mont.* vol. III. p. 140.

voyage d'un marchand n'éclairent pas toujours le monde comme ils l'enrichissent. Les limites du monde connu sont plus étroites que celles du monde matériel ; & les bornes du monde éclairé sont encore plus resserrées. Du tems des *Pline*, des *Ptolomée*, & des *Galien*, l'Europe, à présent le siège des sciences, l'étoit également ; mais la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, païs féconds en miracles, étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste corps étoit uni par la paix, par les loix & par la langue. L'Africain & le Breton, l'Espagnol & l'Arabe se rencontroient dans la capitale, & s'instruisoient tour-à-tour. Trente des premiers de Rome, souvent éclairés eux-mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient *, partoient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces, & pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité applanissoit les routes de la science.

XLIII. C'étoit, sans doute, de son beaupère Agricola que *Tacite* apprit que l'océan inondoit la grande Bretagne & rendoit

La grande Bretagne inondée par l'océan.

* Voyez *Strab.* Liv. XVII. p. 816. edit. *Casaub.*

rendoit ce païs un amas de marais *. *Herodien* nous confirme ce fait **. Cependant aujourd'hui, à quelques endroits près, le terrein de notre isle est assez élevé †. Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le systéme de la diminution des eaux ? Trouvera-t-on dans les ouvrages des hommes de quoi affranchir le païs du joug de l'océan ? Le sort du marais de Pomptine ††, & de quelques autres nous donneroit d'assez minces idées de

* *Tacit.* in Vit. Agricol. c. 10.

** *Herodian.* Hist. Liv. III. c. 47.

† *Tacite* s'exprime d'une maniére plus forte qu'*Herodien*. "*Unum addiderim* (dit-il) *nusquam latius* " *dominari mare ; multum fluminum huc atque illuc* " *ferri, nec littore tenus accrescere aut resorberi,* " *sed influere penitus atque ambire ; etiam jugis at-* " *que montibus influere velut in suo.*"

†† Le consul Céthegus dessécha ce marais, A. U. C. 592. Du tems de Jules-Cesar il étoit derechef inondé. Ce Dictateur avoit dessein d'y faire travailler. Il paroit qu'Auguste le fit, mais je doute que ses travaux aient mieux réussi que les premiers. Du moins *Pline* l'appelle encore marais. *Horace* l'avoit en quelque sorte prédit :

" *Debemur morti nos nostraque*
" *Sterilis ut palus dudum aptaque remis*
" *Vicinas urbes alit & grave sensit aratrum.*"

Freinsheim. suppl. Liv. XLVI. cap. 44. *Sueton* L. I. c. 44. *Plin.* hist. nat. Liv. III. c. 5.

de leurs travaux. Quoiqu'il en soit, content d'avoir fourni les matériaux, j'en laisse l'emploi aux physiciens. Ce n'est pas chez les anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque chose, à parler avec le plus de hardiesse des sujets qu'on entend le moins.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

XLIV. "Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de plus rare au monde (dit le judicieux la *Bruyere*) ce sont les perles & les diamans." Je mets sans balancer l'esprit philosophique avant celui de discernement. C'est la chose du monde la plus pronée, la plus ignorée & la plus rare. Il n'y a point d'écrivain qui n'y aspire. Il sacrifie de bonne grace la science. Pour peu que vous le pressiez, il conviendra que le jugement sévère embarasse les opérations du génie : mais il vous assurera toujours que cet esprit philosophique, qui brille dans ses écrits, fait le caractère du siècle où nous vivons. L'esprit philosophique d'un petit nombre de grands hommes a formé, selon lui, celui du siècle. Celui-ci s'est répandu dans tous les ordres de l'état, & leur a préparé, à son tour, de dignes successeurs.

Prétensions à l'esprit philosophique.

XLV.

Ce qu'il n'est pas.

XLV. Cependant si nous jettions les yeux sur les ouvrages de nos sages, leur diversité nous laisseroit dans l'incertitude sur la nature de ce talent; & celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur est tombé en partage. Chez les uns il consiste à se frayer des routes nouvelles, & à fronder toute opinion dominante, fut-elle de *Socrate* ou d'un Inquisiteur Portugais, par la seule raison qu'elle est dominante. Chez les autres cet esprit s'identifie avec la géométrie, cette Reine impérieuse, qui, non contente de régner, proscrit ses sœurs, & déclare tout raisonnement peu digne de ce nom, qui ne roule pas sur des lignes & sur des nombres. Rendons justice à l'esprit hardi, dont les écarts ont quelquefois conduit à la vérité, & dont les excès mêmes, comme les rébellions des peuples, inspirent une crainte salutaire au despotisme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à l'esprit géométre : mais cherchons pour l'esprit philosophique, un objet plus sage que celui-là, & plus universel que celui-ci.

XLVI. Quiconque s'eſt familiariſé avec les écrits de *Ciceron*, de *Tacite*, de *Bacon*, de *Leibnitz*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu*, s'en ſera fait une idée auſſi juſte & bien plus parfaite que celle que j'eſſaierai de tracer. Ce qu'il eſt.

L'eſprit philoſophique conſiſte à pouvoir remonter aux idées ſimples ; à ſaiſir & à combiner les premiers principes. Le coup-d'œil de ſon poſſeſſeur eſt juſte mais en même tems étendu. Placé ſur une hauteur, il embraſſe une grande étendue de païs, dont il ſe forme une image nette & unique, pendant que des eſprits auſſi juſtes, mais plus bornés n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géométre, antiquaire, muſicien, mais il eſt toujours philoſophe, & à force de pénétrer les premiers principes de ſon art il lui devient ſupérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies, qui travaillent de loin en loin à former cette premiére ſcience, à laquelle, ſi elle étoit perfectionnée, les autres ſeroient ſoumiſes. En ce ſens cet eſprit eſt bien peu commun. Il eſt aſſez de génies capables de recevoir avec juſteſſe des idées particulières ; il en eſt peu qui puiſſent renfermer dans une ſeule idée abſtraite

un aſſemblage nombreux d'autres idées moins générales.

Le ſecours qu'il peut tirer de la littérature.

XLVII. Quelle étude peut former cet eſprit ? Je n'en connois aucune. Don du ciel, le grand nombre l'ignore ou le mépriſe ; les ſages le ſouhaitent ; quelques uns l'ont reçu ; nul ne l'acquiert : mais je crois l'étude de la littérature, cette habitude de devenir, tour-à-tour, Grec, Romain, diſciple de Zénon ou d'Epicure, bien propre à le développer & à l'exercer. A travers cette diverſité infinie d'eſprits, on remarque une conformité générale entre ceux, à qui leur ſiècle, leur païs, leur religion a inſpiré une manière à-peu-près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés ne ſauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe ; & en briſant leurs chaînes vous ſentez qu'elles les ont portées. Je cherche chez les Grecs des fauteurs de la démocratie ; des enthouſiaſtes de l'amour de la patrie chez les Romains ; chez les ſujets des Commodes, des Sévères ou des Caracalla des apologiſtes du pouvoir abſolu ; & chez

chez l'Epicurien de l'antiquité * la condamnation de sa religion. Quel spectacle pour un esprit vraiment philosophique de voir les opinions les plus absurdes reçues chez les nations les plus éclairées ; des barbares parvenus à la connoissance des plus sublimes vérités ; des conséquences vraies mais peu justes tirées des principes les plus erronés ; des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité sans jamais y conduire ; le langage formé sur les idées, & les idées justifiées par le langage ; les sources de la morale par-tout les mêmes ; les opinions de la contentieuse métaphysique partout variées, d'ordinaire extravagantes ; nettes seulement pendant qu'elles furent superficielles ; subtiles, obscures, incertaines, toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur. Un ouvrage Iroquois, fut-il rempli d'absurdités, seroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'esprit humain

 placé

* Depuis qu'*Epicure* eut répandu sa doctrine, on commença à se déclarer assez publiquement sur la religion dominante & à ne la regarder que comme une institution. Voyez *Lucret*. de Rer. Natur. Lib. I. v. 62, &c. *Sallust*. in bell. Catilin. c. 51. *Cicero* pro Cluent. c. 61.

placé dans des circonſtances que nous n'avons jamais éprouvées, & dominé par des mœurs, & des opinions religieuſes totalement contraires aux nôtres. Quelquefois nous ſerions frappés & inſtruits par la contrarieté des idées qui en naîtroient ; nous en chercherions les raiſons ; nous ſuivrions l'ame d'erreur en erreur. Quelquefois auſſi nous reconnoîtrions avec plaiſir nos principes, mais découverts par d'autres routes, & preſque toujours modifiés & altérés. Nous y apprendrions non-ſeulement à avouer, mais à ſentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroît le plus abſurde, & à nous défier ſouvent de ce qui nous ſemble le mieux établi.

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les conſidérer qui n'oſent pas tirer des principes qu'ils reconnoiſſent pour être juſtes les concluſions qu'ils ſentent être exactes. J'aime à les ſurprendre qui déteſtent chez le Barbare ce qu'ils admirent chez le Grec, & qui qualifient la même hiſtoire d'impie chez le Payen, & de ſacrée chez le Juif.

Sans

Sans cette connoiſſance philoſophique de l'antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'eſpéce humaine. L'empire de la coutume nous ſeroit peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable & l'abſurde. Les Romains étoient éclairés; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la perſonne de Céſar un Dieu, un Prêtre & un Athée *. Il vit élever des temples à ſa clémence **, Collègue de Romulus il recevoit les vœux de la nation †. Sa ſtatue étoit couchée, dans les fêtes ſacrées, auprès de ce Jupiter, qu'un inſtant après il alloit lui-même invoquer ††. Fatigué de cette vaine

* Athée en niant ſinon l'exiſtence du moins la providence de la divinité ; car Céſar étoit Epicurien. Ceux qui ont envie de voir comment un homme d'eſprit peut rendre obſcure une vérité claire, liront avec plaiſir les doutes que Mr. *Bayle* a ſu répandre ſur les ſentimens de Céſar. Voyez *Dictionnaire de Bayle à l'article* CESAR.

** Voyez *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. I. p. 369, &c.

† *Cicero* ad Attic. Lib. XII. epiſt. 46, &c. Lib. XIII. epiſt. 28.

†† *Céſar* étoit ſouverain Pontife, & ce ſacerdoce n'étoit point pour les Empereurs un vain titre. Les belles diſſertations de Mr. *de la Baſtie* ſur le pontificat des Empereurs convaincront les incrédules, s'il en eſt,

pompe il cherchoit Pansa & Trébatius pour se moquer avec eux de la crédulité du peuple, & de ces Dieux l'effet & l'objet de sa terreur *.

XLVIII.

est, sur cet article. Consultez sur-tout la troisième de ces pièces insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XV. p. 39.

* *Lucrece* né avec cet enthousiasme d'imagination, qui fait les grands poëtes & les missionnaires, voulut être l'un & l'autre. Je plaindrois le théologien qui ne feroit pas grace au dernier en faveur du premier. *Lucrece*, après avoir prouvé la Divinité malgré lui-même, en rapportant les phénomènes de la nature à des causes générales, cherche comment l'erreur qu'il combat a pû s'emparer de tous les esprits. Il en trouve trois raisons : I. Nos songes ; nous y voyons des êtres & des effets que nous ne rencontrons point dans ce monde ; nous leur accordons aussitôt une existence réelle & une puissance immense. II. Notre ignorance de la nature, qui nous fait recourir par tout à l'action de la Divinité. III. Notre crainte, l'effet de cette ignorance ; elle nous engage à fléchir devant les calamités qui ravagent la terre, & nous fait essayer d'appaiser par nos prières quelque être invisible qui nous afflige. *Lucrece* exprime cette dernière raison avec une énergie & une rapidité qui nous enlève. Il ne nous accorde point le tems de l'examiner :

" *Prætera*

XLVIII. L'hiſtoire eſt pour un eſprit philoſophique ce qu'étoit le jeu pour le Marquis *de Dangeau* *. Il voyoit un ſyſtéme, des rapports, une ſuite, là-où les autres ne diſcernoient que les caprices de la fortune. Cette ſcience eſt pour lui celle des cauſes & des effets. Elle mérite bien que j'eſſaye de poſer qnelques régles propres, non à faire germer le génie, mais à le garantir des écarts : peut-être que ſi on les avoit toujours bien peſées on auroit pris plus rarement la ſubtilité pour la fineſſe d'eſprit, l'obſcurité pour la profondeur, & un air de paradoxe pour un génie créateur.

L'hiſtoire eſt la ſcience des cauſes & des effets.

 XLIX.

" *Præterea, cui non animus formidine Divûm*
" *Contrahitur ? cui non conrepunt membra pa-*
" *vore,*
" *Fulminis horribili cum plaga torrida tellus*
" *Contremit, & magnum percurrunt murmura*
" *cœlum ?*
" *Non populi, genteſque tremunt ? Regeſque ſu-*
" *perbi*
" *Conripiunt Divûm perculſi membra timore,*
" *Ne quod ob admiſſum fœdè dictumve ſuperbè*
" *Pœnarum gravè ſit ſolvendi tempus adactum ?"*
LUCRET. de Rer. Natura Lib. V. v. 1216, &c.

* *Fonten.* dans l'Eloge du Marq. de Dangeau.

Régles pour choisir les faits.

XLIX. Parmi la multitude des faits, il y en a, & c'est le grand nombre, qui ne prouvent rien au-delà de leur propre existence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une conclusion partiale, d'où le philosophe peut juger des motifs d'une action, & d un trait dans un caractère : ils éclaircissent un chaînon. Ceux qui dominent dans le systéme général, qui y sont liés intimément, & qui en ont fait mouvoir les ressorts, sont fort rares; & il est plus rare encore de trouver des esprits qui sachent les entrevoir dans le vaste cahos des événemens, & les en tirer purs & sans mélange.

A ceux qui ont plus de jugement que d'érudition il paroîtra peu nécessaire d'avertir qu'on doit toujours proportionner les causes aux effets, ne pas bâtir sur l'action d'un homme le caractère d'un siècle, ne pas chercher dans un effort unique, forcé & ruïneux la mesure des forces & des richesses d'un Etat, & se souvenir que ce n'est qu'en rassemblant qu'on peut juger; qu'un fait éclatant éblouït comme un éclair, mais qu'il instruit peu si l'on ne le compare avec d'autres de la même espèce. Le peuple Romain fit voir en élisant Caton qu'il aimoit mieux être cor-

corrigé que flatté *, dans ce même ſiècle, où il condamna la mâle ſévérité dans la perſonne de Livius Salinator †.

L. Déférez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un ſyſtéme, qu'à ceux que vous decouvrez après avoir conçû ce ſyſtéme. Préférez ſouvent les petits traits aux faits brillans. Il en eſt d'un ſiècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre ſe dévoile mieux dans la tente de Darius †† que dans les champs de Guagmela. Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphitéatre qu'à les conſidérer qui étranglent un Roi captif au pied du Capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On ſe deshabille lorſqu'on eſpère n'être pas vû ; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraites les plus ſecrétes. Pour décider ſi la vertu triomphoit chez un peuple, dans un certain ſiècle, j'obſerve plutôt ſes actions que ſes diſcours. Pour le condamner comme vicieux je fais plus at- Avantages des petits traits. Différence du vice & de la vertu.

F 5 tention

* *Liv.* Lib. XXXIX. c. 40. *Plutarch.* in Caton.

† *Liv.* Lib. XXIX. c. 37.

†† *Quint. Curt.* de Reb. geſt. Alexandri, Lib. III. c. 32.

tention à ses discours qu'à ses actions. On louë la vertu sans la connoître ; on la connoit sans la sentir ; on la sent sans la pratiquer ; mais il en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion : on le justifie par rafinement. D'ailleurs, il y a toujours & partout de grands criminels : mais si la corruption n'est pas générale ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux, (& ils sont habiles à le discerner,) ils le méprisent, ils se montrent à découvert, ils bravent ses jugemens ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eut détesté le vice se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibère.

Le siècle de Tibère le plus vicieux de tous.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réfléxion. Le vice parvint alors à son comble. La cour de Tibère me l'apprend, mais un petit fait conservé par *Suétone* & par *Tacite* m'en assure encore mieux : le voici. La vertu des Romains punissoit de mort l'incontinence chez leurs femmes *. Leur politique permettoit la débauche

* Les Romains confioient le soin de la vertu des femmes à leur famille. Celle-ci s'assembloit, la jugeoit

bauche chez les courtifannes *: & pour régler le défordre même, on les forma en corps. Sous Tibère un grand nombre de femmes de diftinction ne rougirent point de fe préfenter publiquement devant leurs Ediles,

geoit fi elle étoit accufée, la condamnoit à mort & exécutoit la fentence fi elle fe trouvoit coupable. La loi pardonnoit auffi au courroux du mari ou du père qui tuoit le galant, fur-tout s'il étoit de condition fervile. Voyez *Plutarch.* in Romul. *Dionyf. Halicarn.* Lib. VII. *Tacit.* Annal. Lib. XIII. *Valer. Maxim.* Lib. VI. c. 3—7. *Rofin.* Antiq. Rom. Lib. VIII. p. 859, &c.

* Le difcours de Micio dans *Terence*, la manière dont *Ciceron* excufe les débauches de fon client, & l'exhortation de *Caton* peuvent nous faire connoître la morale des Romains à cet égard. Ils ne blâmoient la débauche que lorfqu'elle détournoit le citoyen de fes devoirs effentiels.

Leurs oreilles n'étoient pas plus chaftes que leur conduite: peu de gens connoiffent la *Cafina* de *Plaute*, mais ceux qui ont lû cette miférable pièce ne peuvent comprendre qu'il n'y ait eu que quarante à cinquante ans de cette farce à l'Andrienne. Une intrigue fale d'efclaves n'y eft relevée que par des pointes & des obfcénités dignes d'eux. C'étoit cependant la comédie de Plaute qu'on voyoit avec le plus de plaifir, & qu'on redemandoit le plus fouvent. Voilà les mœurs de la feconde guerre Punique, de cette vertu que la poftérité des anciens Romains regrettoit & admiroit. Voyez *Terent.* Adelph. act. i. fc. 2. v. 38. *Cicero* pro Cœlio, c. 17. *Horat.* fatyr. Lib. I. fat. 2. v. 29. II. Prolog ad Cafin. *Plaut.*

Ediles, de se faire inscrire dans le rôle des courtisannes, & de briser par leur propre infâmie la barrière, que les loix opposoient à leur prostitution *.

Parallèle de Tacite & de Tite-Live.

LII. Choisir les faits, qui doivent être les principes de nos raisonnemens ; on sent combien la tâche est difficile. La négligence ou le mauvais goût d'un historien peut nous faire perdre à jamais un trait unique pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les philosophes ne sont pas toujours historiens, il seroit du moins à souhaiter que les historiens fussent philosophes.

Je ne connois que *Tacite*, qui aît rempli mon idée de cet historien philosophe. L'intéressant *Tite-Live* lui-même ne sauroit en ce sens lui être comparé. L'un & l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces compilateurs grossiers qui ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'histoire en rhéteur & l'autre en philosophe. Ce n'est pas que Tacite ait ignoré le langage des passions ou Tite-Live celui de la raison : mais l'un plus attaché à plai-

* *Sueton.* Lib. III. c. 35. *Tacit.* Annal. Lib. II. c. 85.

à plaire qu'à inſtruire vous conduit pas-à-pas à la ſuite de ſes héros, & vous fait éprouver, tour-à-tour, l'horreur, l'admiration & la pitié. Tacite ne ſe ſert de l'empire que l'éloquence a ſur le cœur que pour lier à vos yeux la chaîne des évenemens, & remplir votre ame des plus ſages leçons. Je gravis ſur les Alpes avec Hannibal; mais j'aſſiſte au conſeil de Tibère. Tite-Live me peint l'abus du pouvoir, une ſévérité que la nature approuve en frémiſſant, la vengeance & l'amour qui s'uniſſent à la liberté, la tyrannie qui tombe ſous leurs coups *: mais les loix des Décemvirs, leur caractère, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du peuple Romain, avec le parti des Décemvirs, avec leurs deſſeins ambitieux; il les oublie totalement. Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une république bornée, pauvre, à demi-ſauvage, la bouleverſerent lorſque la force de ſon inſtitution l'eut portée au faîte de la grandeur. Je l'aurois trouvé dans Tacite. J'en juge, non-ſeulement par la trempe connue de ſon génie, mais encore par ce tableau énergique & varié qu'il offre des loix,

* *Liv.* Lib. III. c. 44—60.

loix, ces enfans de la corruption, de la liberté, de l'équité & de la faction *.

Remarque sur une idée de M. d'Alembert.

LIII. Ne suivons point le conseil de cet écrivain, qui unit, comme *Fontenelle*, le savoir & le goût. Je m'oppose, sans crainte du nom flétrissant d'érudit, à la sentence, par laquelle ce juge éclairé, mais sévère, ordonne qu'à la fin d'un siècle on rassemble tous les faits, qu'on en choisisse quelques uns, & qu'on livre le reste aux flammes †. Conservons-les tous précieusement. Un *Montesquieu* démêlera dans les plus chétifs des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les botanistes. Toutes les plantes ne sont pas utiles dans la médecine, cependant ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles. Ils espèrent que le génie & les travaux heureux y verront des propriétés jusqu'à présent cachées.

On a fait les hommes trop systématiques ou trop capricieux.

LIV. L'incertitude est pour nous un état forcé. L'esprit borné ne sauroit se fixer dans cet équilibre dont se piquoit l'école de *Pirrhon*. Le génie brillant se laisse éblouïr par ses propres conjectures : il

* *Tacit.* Annal. Lib. III. p. 84. edit. Lipf.

† D'*Alembert* Mélanges de philosophie & de littérature, Vol. II. p. 1.

il ſacrifie la liberté aux hypothèſes. De cette diſpoſition naiſſent les ſyſtémes. On a vû du deſſein dans les actions d'un grand homme; on a apperçû un ton dominant dans ſon caractère, & des ſpéculatifs de cabinet ont auſſi-tôt voulu faire de tous les hommes des êtres auſſi ſyſtématiques dans la pratique que dans la ſpéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs paſſions, de la politique dans leurs foibleſſes, de la diſſimulation dans leur inconſtance; en un mot, à force de vouloir faire honneur à l'eſprit humain, ils en ont ſouvent fait bien peu au cœur.

Juſtement choqués de leur rafinement, & fachés de voir étendre à tous les hommes des prétentions qu'on eut dû borner à un Philippe ou à un Céſar, des eſprits plus naturels ſe ſont jettés dans l'autre extrême. Ils ont banni l'art du monde moral pour y ſubſtituer le hazard. Selon eux les foibles mortels n'agiſſent que par caprice. La fureur d'un écervelé établit un empire: la foibleſſe d'une femme le détruit.

LV. L'étude des cauſes déterminées, mais générales, doit plaire aux uns & aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaiſir l'homme

Cauſes générales, mais déterminées.

l'homme humilié, les motifs de ses actions inconnus à lui-même, lui-même le jouet des causes étrangères, & de la liberté de chacun l'origine d'une nécessité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchaînement qu'ils aiment, & les spéculations dont leur esprit se nourrit.

Qu'une vaste carrière s'ouvre à mes réfléxions! La théorie de ces causes générales seroit entre les mains d'un *Montesquieu* une histoire philosophique de l'homme. Il nous les feroit voir réglant la grandeur & la chute des Empires, empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage, de la foiblesse; agissant sans le concours des causes particulières, & quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systémes, dernière passion du sage, il auroit sçû reconnoître que, malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, & qu'il se montre principalement dans ces événemens généraux, dont l'influence lente mais sûre change la face de la terre, sans qu'on puisse s'appercevoir de l'époque de ce changement, & sur-tout dans les mœurs, les religions, & tout ce qui est soumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philosophe eu-

eut tirées de ce ſujet. Pour moi, j'y trouve ſimplement une occaſion de m'eſſayer à penſer. Je vais indiquer quelques faits intéreſſans, & tâcherai enſuite d'en rendre raiſon.

LVI. Nous connoiſſons le Paganiſme, ce ſyſtéme riant, mais abſurde, qui peuple l'univers d'êtres fantaſques, dont la puiſſance ſupérieure ne les rend que plus injuſtes & plus inſenſés que nous-mêmes. Quelle fut la nature & l'origine de ces Dieux? Furent-ils des princes, des fondateurs de ſociétés, des grands hommes inventeurs des arts? Une reconnoiſſance ingénieuſe, une admiration aveugle, une adulation intéreſſée plaça-t-elle dans le ciel, ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les bienfaiteurs de la terre? Ou bien faut-il reconnoître dans ces Divinités autant de parties de l'univers, auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie & la penſée? Cette queſtion eſt digne de notre attention: elle eſt curieuſe, mais elle eſt difficile.

Syſtéme du Paganiſme.

Difficulté de connoître une religion.

LVII. Nous ne connoissons guère le systéme du Paganisme que par les poëtes *, & par les pères de l'Eglise; les uns & les autres très adonnés aux fictions †. Les ennemis d'une religion ne la connoissent jamais parce qu'ils la haïssent, & souvent la haïssent parce qu'ils ne la connoissent pas. Ils adoptent contr'elle, avec empressement, les calomnies les plus atroces. Ils imputent à leurs adversaires des dogmes qu'ils détestent, & des conséquences auxquelles ils n'ont jamais songé. Les sectateurs d'une religion, de l'autre coté, remplis de cette foi, qui se fait un crime de douter, sacrifient souvent pour sa défense leur raison, & même leur vertu. Forger des prophéties, ou des miracles, pallier ce qu'ils ne peuvent défendre, allégoriser ce qu'ils ne peuvent pallier, & nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriser, sont des moyens, que jamais dévot n'a rougi d'employer. Rappellons-nous les Chrétiens

* Il faut cependant distinguer *Homère*, *Hésiode*, *Pindare*, & les poëtes tragiques, qui vécurent pendant que la tradition étoit plus pure.

† Voyez sur cet article la *Recherche libre* du Docteur *Midleton*, & l'*Histoire du Manichéisme* de Mr. de *Beausobre*, deux beaux monumens d'un siècle éclairé.

Chrétiens & les Juifs. Interrogez leurs ennemis sur leur compte; c'étoient des magiciens & des idolâtres *, eux, dont le culte étoit aussi épuré, que leurs mœurs étoient sévères. Jamais Musulman n'a hésité sur l'unité de Dieu **. Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les astres † ? Dans le sein même de ces religions, il s'est élevé cent sectes différentes, qui, s'accusant les unes les autres d'avoir corrompu leurs dogmes communs, ont inspiré la fureur aux peuples & la modération aux sages. Cependant ces peuples étoient civilisés, & des livres reconnus pour être émanés de la Divinité fixoient les principes de leur croyance. Mais où trouver ces principes, dans un amas confus de fables, qu'une tradition isolée, contradictoire, altérée, dictoit à quelques tribus de sauvages dans la Grèce ?

* *Tacit.* Hist. Lib. V. *Fleury* Hist. Ecclef. tom. I. p. 369 & tom. II. p. 5. & les *Apologies* de *Justin Martyr*, & de *Tertullien*, qui y sont citées.

** D'*Herbelot*, Bibliot. Orient. Artic. ALLAH. p. 100, & Sale's *Alcoran* Prelim. Disc. p. 71.

† *Reland.* de Rel. Mahomm. part. II. c. 6 & 7.

Le raisonnement nous aidera peu.

LVIII. Le raiſonnement nous eſt ici d'un foible ſecours. Il eſt abſurde de conſacrer des temples à ceux dont on voit les ſépulcres. Qu'y a-t-il de trop abſurde pour les hommes? Ne connoit-on pas des nations très éclairées, qui en appellent au témoignage des ſens pour les preuves d'une religion, dont un dogme principal contredit ce témoignage? Cependant ſi les Dieux du Paganiſme avoient été des hommes, le culte réciproque *, que leurs adorateurs leur rendoient eut été bien peu raiſonnable, & une tolerance peu raiſonnable n'eſt pas l'erreur du peuple.

Penſée ſur le culte réciproque des ſectes Payennes.

Créſus envoye à Delphes.

LIX. Créſus fait conſulter l'oracle de Delphes **, Alexandre traverſe les ſables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il eſt ſon fils †. Mais ce Jupiter Grec, ce roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eut-il pas écraſé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher? Deux

Alexandre conſulte l'oracle de Jupiter Ammon.

* Voyez *Warburton's* Divine Legation, tom. I. p. 270—276.

** *Herodot.* Lib. I.

† *Diodor. Sic.* Lib. XVII. *Quint. Curt.* Lib. IV. c. 7. *Arrian.* Lib. III.

Deux rivaux se disputent l'empire de l'univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux ! Mais si l'un & l'autre ne furent que l'Ether, le Ciel, la même Divinité, le Grec & l'Africain l'auront désignée par les symboles, qui convenoient à leurs mœurs, & par les noms, que leurs langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens, ce sont les faits qu'il faut interroger. Ecoutons leur réponse.

LX. Malheureux habitans des forêts, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les Phéniciens leur apprirent l'usage des lettres; les arts, les loix, tout ce qui éléve l'homme au dessus des animaux, ils le dûrent aux Egyptiens. Ces derniers leur apportèrent leur religion, & les Grecs, en l'adoptant, payèrent le tribut que l'ignorance doit au savoir. Le préjugé ne fit qu'une résistance de bienséance, & se rendit sans difficulté après avoir entendu l'oracle de Dodone, qui décida pour le nouveau culte *. Tel est le récit d'*Herodote*, qui connoissoit la Grèce & l'Egypte, & dont le siècle placé entre la grossiéreté

La religion Grecque étoit d'origine Egyptienne.

* *Herodot.* L. II.

ſiéreté de l'ignorance & les rafinemens de la philoſophie rend le témoignage déciſif.

La religion Egyptienne allégorique.

LXI. Je vois déja diſparoître une bonne partie des légendes Grecques, l'Apollon né dans l'iſle de Délos, le Jupiter enſéveli dans la Crète. Si ces Dieux habiterent autrefois la terre, l'Egypte & non la Grèce fut leur patrie. Mais ſi les prêtres de Memphis ſûrent auſſi bien leur religion que l'Abbé *Banier* †, jamais l'Egypte ne donna naiſſance à leurs Dieux. A travers leur métaphyſique ténébreuſe, la raiſon luiſit aſſez pour leur faire ſentir que jamais homme ne peut devenir Dieu, ni jamais Dieu être transformé en ſimple homme *. Myſtérieux dans leurs dogmes & dans leur culte, ces interprêtes du Ciel & de la ſageſſe déguiſérent, par un langage pompeux, les vérités de la nature, qu'un peuple groſſier eut mépriſées dans leur majeſtueuſe ſimplicité. Les Grecs méconnurent cette religion à bien des égards. Ils l'altérerent par des mélanges étrangers,

† Dans ſa *Mythologie expliquée par l'hiſtoire.*

* *Herodot.* Lib. II.

gers, mais le fonds demeura, & ce fonds Egyptien fut par conféquent allégorique *.

LXII. Le culte héroïque, fi bien diftingué de celui des Dieux dans les prémiers fiècles de la Gréce, nous montre que les Dieux n'étoient pas des Héros †. Les Anciens croyoient, que les grands hom- Le culte heroïque.

G 4

* Je dois beaucoup, dans ces recherches, au favant *Freret* de l'Académie des Belles-Lettres. Il a donné des ouvertures dans une route, qui paroiffoit vue de tous côtés. Je crois cependant que fes raifonnemens valent mieux, lorfqu'il eft queftion de faits que quand il s'agit de dogmes. Prévenu d'eftime pour ce littérateur, je dévorai avidemment fa réponfe à la chronologie Newtonienne; mais oferai-je le dire? il ne répondit point à mon attente. Que lui refte-t-il de nouveau, fi vous lui ôtez les principes d'une théologie & d'une chronologie nouvelles, que nous poffédions déja (1), des généalogies défectueufes & très peu concluantes, quelques recherches minutieufes, fur la chronologie de Sparte, une aftronomie ancienne, que je n'entends pas trop bien, & la belle préface de Mr. *de Bougainville*, que je relis toujours avec un goût nouveau?

† *Hiftoire de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XVI. p. 28. &c.

(1) Dans les *Mémoires de l'Acad.* tom. V. XVIII. XX. XXIII.

hommes, admis après leur mort aux festins des Dieux, jouïssoient de leur félicité, sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs; leurs chants de louanges * célébroient leur mémoire, & faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus. Leurs ombres évoquées des enfers goûtoient avec plaisir les offrandes de la dévotion **. Il est vrai que cette dévotion devint insensiblement une culte religieux, mais ce ne fut que très tard, & lorsqu'on identifia ces Héros avec des Divinités anciennes, dont ils portoient le nom, ou rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homére, on les distinguoit encore. Hercule n'est point un de ses Dieux. Il ne reconnoît Esculape que pour un médecin distingué †, & Castor & Pollux sont pour lui des guerriers morts, & enterrés à à Sparte ††.

Systéme d'Ephémère. LXIII. La superstition avoit cependant franchi ces limites, les Héros étoient de-

* Voyez *Mémoires de Littérat.* tom. XII. p. 5. &c. & *Ezech. Spanheim* in Callim.
** *Homer.* Odyss. Lib. XI.
† *Ibid.* Iliad. Lib. IV. v. 193.
†† *Ibid.* Lib. V. v. 241.

devenus des Dieux, & le culte qu'on rendoit aux Dieux les avoit tirés du rang des hommes; lorſqu'un philoſophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. *Ephémère* le Meſſénien avança ce paradoxe *. Mais loin d'en appeller aux monumens authentiques de la Grece & de l'Egypte, qui auroient dû conſerver la mémoire de ces hommes célébres; il va ſe perdre dans l'océan. Une Utopie mépriſée de tous les anciens, une iſle de Panchaïe, riche, fertile, ſuperſtitieuſe, & connue à lui ſeul, lui offre dans un temple magnifique de Jupiter une colonne d'or, où Mercure avoit gravé les exploits & l'apothéoſe des héros de ſa race †.

* *Lactant.* Inſtit. Lib. I. c. XI. p. 62: *Antiquus auctor Ephemerus, qui fuit è civitate Meſſanâ, res geſtas Jovis & cæterorum qui Dii putantur collegit, hiſtoriamque contexit ex titulis & inſcriptionibus ſacris, quæ in antiquiſſimis templis habebantur, maximeque in fano Jovis Triphyllii, ubi auream columnam poſitam eſſe ab ipſo Jove, titulus indicabat; in quâ columnâ geſta ſua perſcripſit ut monimentum eſſet poſteris rerum ſuarum.* Ce récit de *Lactance* différe un peu de celui de *Diodore.*

† *Diodore de Sicile*, Lib. V. l. 29, 30. & Lib. VI.

Ces fables étoient trop grossières pour les Grecs eux-mêmes. Elles ne valurent à leur auteur que le mépris général avec le nom d'Athée *.

LXIV. Enhardis, peut-être par son exemple, les Crétois se vantèrent de posséder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur isle, après y avoir longtems

Il y a sur *Ephémère* une dissertation de Mr. *Fourmont* l'ainé, qui contient des conjectures très hardies, & des emportemens fort plaisans (1). Il sied mal à un jeune homme de mépriser quoique ce soit, mais je ne saurois réfuter cette piéce sérieusement. Celui qui ne voit pas que la Panchaïe décrite dans *Diodore de Sicile* étoit située au midi de la Gédrosie, & à l'occident peu éloignée de la péninsule des Indes, peut croire avec Mr. *Fourmont* que le Golfe Arabique est au midi de l'Arabie heureuse, que le païs de Phank sur le continent est l'isle de Panchaïe, que le désert de Pharan est le plus beau lieu du monde, & que la ville de Pierie en Syrie est la capitale d'un petit canton aux environs de Medine.

* *Callim.* ap. *Plut.* tom. II. p. 880. *Eratosth.* & *Polyb.* ap. *Strab.* Geog. Lib. II. p. 102. 103. & Lib. VII. p. 299. edit. *Casaub.*

(1) *Mémoires de Littérat.* tom. XV. p. 265. &c.

tems régné *. *Callimaque* se montre indigné de cette fiction, & son scholiaste nous en dévoile l'origine **. On avoit écrit sur un tombeau: *Tombeau de Minos fils de Jupiter.* Le tems ou le dessein fit disparoître les mots de fils & de Minos; on lut *Tombeau de Jupiter* †. Cependant le systéme d'*Ephémère* s'accréditoit lentement malgré ses preuves. *Diodore de Sicile* parcourut la terre, pour rassembler dans les traditions des divers peuples de quoi l'appuyer ††. Mais les Stoïciens, dans leur mélange bizarre du Théisme le plus pur, du Spinosisme, & de l'idolâtrie populaire, rapportoient ce paganisme, dont ils étoient les zélateurs, au

* *Lactant.* Instit. Lib. I. c. XI. p. 65. *Lucian.* Timon, p. 34. & Jupit. Frag. p. 701. *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. III. c. 21.

** *Callimach.* Hym. in Jovem, v. 8. & Scholiast. vet. in loc. edit. Græc.

† Tel est le récit du scholiaste adopté par le Chevalier *Newton.* Mais *Lactance* rapporte l'inscription ZAN XPONOϒ, ce qui m'a l'air bien plus antique. *Lucien*, car les fables vont toujours en augmentant, nous apprend, que l'inscription portoit que Jupiter ne tonnoit plus, qu'il avoit subi le sort des mortels.

†† *Diodore de Sicile* dans les cinq premiers livres, *passim.*

au culte de la nature brisée en autant de Dieux qu'elle a de faces différentes. *Ciceron*, cet académicien, pour qui tout étoit objection & rien n'étoit preuve, ose à peine leur opposer le systéme d'Ephémère *.

Ne prévalût que sous l'empire Romain.

LXV. Ce ne fut que sous l'empire Romain, que les idées du Messénien prirent le dessus. Dans le tems qu'un monde esclave décernoit le titre de Dieux à des monstres indignes de celui d'hommes, c'étoit faire sa cour que de confondre Jupiter & Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les appelloit l'adulation, leur nature, & leur puissance étoient égales. Par politique ou par méprise, *Pline* lui-même ne se garantit pas de cette erreur **. En vain *Plutarque* essaya-t-il de revendiquer la foi de ses ayeux †. Ephémère régna par tout; & les pères de l'Eglise, se servant de leurs avantages, attaquèrent le paganisme du coté le plus foible. Pourroit-on les blâmer ? Si les Dieux prétendus ne furent pas en effet

* *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. III. c. 21.

** *Plin.* Hist. Natur. Lib. VII. c. 51. & pass.

† *Plut.* de placit. Philosoph. de Isid. & Osirid.

effet des hommes déïfiés, ils l'étoient devenus, du moins dans l'opinion de leurs adorateurs; & les péres n'en vouloient qu'à leurs opinions.

LXVI. Allons plus loin; tâchons de suivre l'enchaînement non des faits, mais des idées, de sonder le cœur humain, & de démêler ce fil d'erreurs, qui du sentiment vrai, simple, & universel qu'il y a une puissance au dessus de l'homme, le conduisit par degrés à se faire des Dieux, auxquels il eut rougi de ressembler. Enchaînement des erreurs.

Le sentiment n'est qu'un retour sur nous-mêmes. Les idées se rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre, en occupant l'esprit, affoiblit le sentiment. C'est donc parmi les sauvages, dont les idées sont bornées aux besoins, & les besoins simplement ceux de la nature, que le sentiment doit être le plus vif, quoiqu'en même tems le plus confus. Le sauvage ressent à tout moment des agitations, qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant & foible, il craint tout, parce qu'il ne peut se défendre de rien. Il admire tout parce qu'il ne connoît rien. Le mépris bien fondé de lui-même, car la vanité est un ouvrage de la société, lui fait sentir l'ex- Sentimens confus du Sauvage.

l'existence d'une puissance supérieure. C'est cette puissance, dont il ignore les attributs, qu'il invoque, & dont il demande des graces, sans savoir à quel titre il en peut espérer. Ce sentiment peu distinct produisit les Dieux bons des premiers Grecs, & les Divinités de la plûpart des sauvages, & les uns & les autres n'en surent régler ni le nombre, ni le caractére, ni le culte.

Il adore tout ce qu'il voit.

LXVII. Bientôt le sentiment devint idée. Le sauvage rendit son hommage à tout ce qui l'entouroit. Tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même. Ce chêne majestueux, qui le couvroit de son feuillage épais, avoit ombragé ses ayeux, depuis l'origine de sa race. Il élevoit sa tête jusqu'aux nues; le fier Aquilon se perdoit à travers ses branches. Auprès de cet arbre altier qu'étoit sa durée? sa taille? sa force? La reconnoissance se joignit à l'admiration. Cet arbre, qui lui prodiguoit ses glands, cette onde claire où il se desalteroit, étoient des bienfaiteurs, qui rendoient sa vie heureuse; sans eux il ne pouvoit subsister, mais quel besoin avoient-ils de lui? En effet sans les lumiéres, qui nous apprennent, combien la raison

pourquoi?

raison seule est supérieure à toutes ces parties nécessaires d'un systéme intelligent, chacune d'elles est au dessus de l'homme. Mais privé de ces lumiéres, le sauvage leur accorda à chacune la vie & la puissance. Il se prosterna devant son ouvrage.

LXVIII. Les idées du sauvage sont uniques parce qu'elles sont simples. Remarquer les qualités différentes des objets, observer celles qui leur sont communes, & de cette ressemblance former une idée abstraite, qui représente le genre, sans être l'image d'aucun objet particulier; sont les ouvrages de l'esprit, qui agit, qui se replie sur lui-même, & qui déja surchargé d'idées, cherche à se soulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame passive & ignorant ses forces ne fait que recevoir les impressions étrangères: ces impressions ne lui rendent les objets qu'isolés, & comme ils sont en eux-mêmes. Le sauvage rencontroit ses Dieux par tout, châque forêt, châque prairie en fourmilloit.

Ses idées sont uniques.

LXIX.

Il combine ses idées & multiplie ses Dieux.

LXIX. L'expérience dévelopa ses idées, car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son esprit familiarisé avec un grand nombre d'objets étrangers s'apperçut de leur nature commune, & cette nature devint pour lui une nouvelle Divinité supérieure à tous ses Dieux particuliers. Mais chaque chose qui existe a son existence déterminée à un tems ou à un lieu; & c'est ce qui la distingue de toute autre chose. L'homme a dû se conduire différemment à l'égard de ces deux manières d'exister, l'une sensible & devant ses yeux, l'autre passagère, métaphysique, & qui n'est peut-être que la succession des idées. La nature commune, différentiée uniquement par le tems, a dû faire disparoître les natures particulières, pendant que celles qui sont distinguées par les lieux ont pu subsister comme parties de la nature commune. Le Dieu des riviéres n'a point attenté sur les droits du Tibre où du Clitumne *, mais le vent du Sud qui souffloit hier, & celui que nous ressentons aujourd'hui, ne sont l'un & l'autre

* *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XII. p. 36. *Plin.* Epist. Lib. VIII. Epist. 8.

l'autre que ce Tyran furieux, qui soulève les flots de la mer Adriatique *.

LXX. Plus on s'exerce à penser, plus on fait de combinaisons. Deux genres sont différens à quelques égards, ils se ressemblent à d'autres : ils sont destinés au même usage, ils sont partie du même élément. La fontaine devient rivière, la rivière se perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaste océan, qui embrasse toute l'étendue de la terre, & la terre elle-même renferme, dans son sein, tout ce qui subsiste, par un principe de végétation. A mesure que les nations se sont éclairées, leur idolâtrie a dû se rafiner. Elles ont mieux senti combien l'univers est gouverné par des loix générales ; elles se sont plus rapprochées de l'unité d'une cause efficiente. Jamais les Grecs n'ont sû simplifier leurs idées au delà de l'eau, de la terre, & du ciel, qui, sous les noms de Jupiter, de Neptune & de Pluton, contenoient & régissoient toutes choses. Mais les

Suite de ses combinaisons.

* *Hor.* Carm. Lib. III. Od. 3.
——— *Neque Auster*
Dux inquieti turbidus Adriæ.

les Egyptiens, d'un génie plus propre aux ſpéculations abſtraites, formèrent enfin leur Oſiris *, le premier des Dieux, le principe intelligent, qui agiſſoit ſans ceſſe ſur le principe matériel, connu ſous le nom d'Iſis ſa femme & ſa fœur. Des gens, qui croyoient à l'éternité de la matiére, ne pouvoient guère aller plus loin †.

Génération & Hierarchie des Dieux.

LXXI. Jupiter, le Dieu de la mer & le noir Pluton étoient frères. Toutes les branches de leur poſtérité s'étendoient à l'infini, & renfermoient toute la nature. Telle étoit la Mythologie des Anciens. Pour des hommes groſſiers, l'idée de généra-

* Remarquez que cet Oſiris & ſa fœur étoient les plus jeunes des Dieux. Il avoit fallu aux Egyptiens, un grand nombre de ſiècles, pour parvenir à cette ſimplicité (1).

† Le culte du ſoleil a été connu à tous les peuples. Je dirai ce qui m'en paroît la raiſon. C'eſt peut-être le ſeul objet de l'univers à la fois ſenſible & unique. Senſible à tous les peuples, de la manière la plus brillante & la plus bienfaiſante, il enlevoit leurs hommages. Unique & indiviſible, les raiſonneurs qui n'étoient pas trop difficiles trouvoient en lui tous les grands traits de la Divinité.

(1) *Diodore de Sicile*, Lib. I. c. 8.

nération étoit plus naturelle que celle de création. Elle étoit plus aisée à saisir ; elle supposoit moins de puissance ; on y étoit conduit par des liaisons sensibles. Mais aussi cette génération les menoit à établir une hiérarchie, dont ces êtres libres, mais bornés, ne pouvoient pas se passer. Les trois grands Dieux exerçoient une puissance paternelle sur leurs enfans, habitans de la terre, des airs, & des mers ; & la primogéniture de Jupiter lui donnoit une supériorité sur ses frères, qui lui mérita le titre de Roi des Dieux, & de Père des hommes. Mais ce Roi, ce père suprême, étoit trop borné à tous égards, pour nous permettre de faire honneur aux Grecs de la croyance d'un être suprême.

LXXII. Ce systéme, tout mal construit qu'il étoit, rendoit raison de tous les effets de la nature. Mais le monde moral, l'homme, son sort, & ses actions étoient sans Divinités. L'éther ou la terre y eut été peu propre. Du besoin de nouveaux Dieux nâquit une nouvelle chaîne d'erreurs, qui s'unissant avec la première, ne forma qu'un même Roman théologique. Je soupçonne que ce systéme nâquit plus tard. L'homme ne

Dieux de la vie humaine.

songe guère à rentrer en lui-même, qu'après avoir épuisé les objets étrangers.

Systémes de la liberté & de la nécessité.

LXXIII. Deux hypothéses ont toujours été, & seront toujours. Dans l'une, l'homme n'a reçu du Créateur que la raison & la volonté. C'est à lui à décider de l'usage qu'il en fera & à régler ses actions à son gré. Dans l'autre, il ne peut agir que suivant les loix préétablies de la Divinité, dont il n'est que l'instrument. Le sentiment le trompe, & lorsqu'il croit suivre sa volonté, il ne suit en effet que celle de son Maître. Ces dernières idées ont pû naître dans l'esprit d'un peuple à peine sorti de l'enfance. Peu fait aux ressorts compliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'ames singulières, qui ne doivent rien à leur siècle, lui parurent surpasser les forces humaines. Il vit partout des Dieux agissans, qui inspiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de se soustraire à leurs volontés *. Ce n'est pas là

Les anciens suivirent le dernier.

* Je ne suis pas trop content de cet endroit. Je

la prudence qui inſpire à Pandare le deſſein de rompre la trève, & de décocher un trait au cœur de Ménelas. C'eſt Minerve qui le pouſſe à cet attentat *. La malheureuſe Phèdre n'eſt point coupable. Venus, outrée des mépris d'Hippolite, allume dans le cœur de cette Reine une flamme inceſtueuſe, qui la précipite au crime & à la mort †. Un Dieu ſe chargea de chaque événement de la vie, de chaque paſſion de l'ame, & de chaque ordre de la ſociété.

LXXIV. Mais ces Dieux de l'homme, ces paſſions & ces facultés généraliſées, & perſonifiées de cette manière n'avoient qu'une exiſtence métaphyſique & trop peu ſenſible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les Dieux de la nature, & c'eſt ici que l'allégorie imagina mille rapports fantaſques, car l'eſprit veut au moins une apparence de

Union des deux eſpèces de Dieux.

Je donne la meilleure raiſon que j'ai pu trouver. Mais il me ſemble que dans ces premiers ſiècles, on eut dû être guidé par le ſentiment, & le ſentiment eſt tout entier du côté de la liberté.

* *Homer.* Iliad. Lib. IV. v. 93. &c.

† *Euripid.* Hippol. act. I. v. 40.

de vérité. Il étoit naturel que le Dieu de la mer le fut des matelots. L'expression figurée de cet œil, qui voit tout, de ces rayons, qui percent les airs, pouvoit aisément faire du soleil, un habile prophête, & un archer adroit. Mais pourquoi la planéte Vénus est-elle mére des amours ? pourquoi s'éléve-t-elle de l'écume des flots ? Laissons ces énigmes aux devins. Aussi-tôt que les départemens des Dieux de la nature humaine furent établis, ils dûrent enlever tout le culte des hommes. Ils parloient au cœur & aux passions, au lieu que les Dieux physiques, qui n'avoient point acquis d'attributs moraux, rentrèrent insensiblement dans le mépris & dans l'oubli. Aussi n'est-ce que dans l'antiquité la plus reculée que je vois fumer les autels de Saturne *.

Les Dieux ont des passions humaines.

LXXV. Les Dieux s'intéressent donc dans les affaires humaines. Il ne se passe rien dont ils ne soient les auteurs. Mais sont-ils les auteurs du crime ? Cette conséquence nous effraye : un payen n'hésitoit

* J'entens chez les Grecs ; son culte se conserva longtems en Italie.

toit point à l'admettre, & ne pouvoit en effet hésiter. Les Dieux inspiroient souvent des desseins vicieux. Pour les suggérer, il falloit les vouloir, & même les aimer. Il ne leur restoit pas la ressource d'un petit mal permis dans le meilleur des mondes possibles *. Ce mal n'étoit pas seulement permis, il étoit autorisé, & d'ailleurs les différentes Divinités, bornées à leurs départemens particuliers, étoient très indifférentes à un bien général, qu'elles ne connoissoient point. Chacune suivoit son caractère, & n'inspiroit que les passions qu'elle ressentoit. Le Dieu de la guerre étoit fier, brutal, & sanguinaire; la Déesse de la prudence, sage, retenue, peu sincére; la mère des amours aimable, voluptueuse, emportée dans ses caprices; la ruse & la souplesse convenoient au Dieu des marchands; & les cris des malheureux flatoient l'oreille du Tyran soupçonneux des morts, du noir Monarque des enfers.

 LXXVI.

* *Fontenelle* dans l'Eloge de Mr. Leibnitz.

Ils ont des préférences.

LXXVI. Un Dieu père des hommes l'eſt de tous également. Il ne connoît ni la haine, ni la faveur. Mais les Divinités partiales doivent avoir des favoris. Ne diſtingueront-elles pas ceux dont le goût eſt conforme au leur? Mars ne peut qu'aimer ces Thraces, dont la guerre eſt l'unique occupation *, & ces Scythes dont la boiſſon la plus délicieuſe eſt le ſang de leurs ennemis **. Les mœurs d'un habitant de Cypre † ou de Corinthe, lieux, où tout reſpiroit le luxe & la molleſſe, devoient plaire à la Déeſſe des amours. La reconnoiſſance ſe joignoit au goût. Des ſentimens de préférence étoient dûs à des peuples

* *Herodot.* Lib. V. c. 4. 5. *Meziriac*, Comm. ſur les Epitr. d'Ovide, tom. I. p. 162.

** *Ibid.* Lib. IV. c. 64. 65.

† Mr. *de Vaugelas* m'apprend que lorſqu'il s'agit de l'antiquité il faut toujours dire Cypre, quoique le nom moderne ſoit Chypre (1). Je vois que M. M. de Fenelon (2) & de Vertot (3) ont fait cette diſtinction.

(1) *Rem. de Mr. de Vaugelas ſur la langue Françoiſe*, tom. I. p. 102. 103.

(2) Dans le *Telemaque*.

(3) Dans ſon *Hiſt. de Malthe*.

peuples, dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs Dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit se rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines, qui expiroient sur l'autel de Mars *, ces mille courtisanes qui se dévouoient au temple de Venus **, toutes ces femmes distinguées de Babylone qui lui immoloient leur pudeur †, ne

* *Herod.* Lib. V. c. 4. 5. *Minuc. Fel. Octav.* c. 25. p. 258. *Luc.* Pharf. Lib. I. *Lactant.* Lib. I. c. 25.

** *Strab.* Geog. Lib. VIII. p. 378.

† *Herod.* Lib. I. c. 199.

Elles étoient tenues à se prostituer une fois de leur vie au premier venu, dans le temple de Venus. Mr. *de Voltaire*, qui leur impose cette obligation une fois tous les ans, la traite de fable insensée (1). Cependant *Hérodote* avoit voyagé sur les lieux, & Mr. de *Voltaire* a trop lû l'histoire, pour ignorer combien de triomphes pareils la superstition a remportés sur l'humanité & sur la vertu. Que pense t-il d'un acte de foi ? Je préviens sa reponse. Au reste j'ignorois que Babylone fût la ville de l'univers la mieux policée. *Quinte Curce* la dépeint comme la plus licencieuse; *Bérose* le Babylonien se plaint lui-même que ses concitoyens, franchissant toutes les barrières de la pudeur

(1) *Oeuvres de Voltaire*, tom. VI. p. 24.

ne pouvoient qu'attirer à ces divers peuples, la faveur la plus distinguée de leurs protecteurs. Mais comme les intérêts des nations ne sont pas moins opposés que leurs mœurs, il falloit que les Dieux adoptassent les querelles de leurs adorateurs. " Quoi ! voir avec patience " que cette ville qui m'éléve cent tem-" ples succombe sous le fer d'un con-" quérant ? Ah ! plutôt ! . . . . " C'est ainsi que chez les Grecs, une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les Dieux. Troye bouleversa le Ciel. Le Scamandre vit briller l'Egide de Minerve, il fut témoin de l'effet des flêches sorties du carquois d'Apollon, il sentit le redoutable trident de Neptune, qui soulevoit la terre sur ses fondemens. Quelquefois les arrêts inévitables du Destin rétablissoient la paix *. Mais le plus souvent les divers Dieux convenoient mu-

Leurs querelles.

deur, vivoient à la manière des bêtes, & le scholiaste de *Juvenal* nous fait sentir que de son tems ils n'avoient point dégénerés (2).

* *Mythol.* de *Banier*, tom. II. p. 487. *Ovid.* Metam. Lib. XV.

(2) *Quint. Curt.* Gest. Alex. Lib. V. c. 1. & Comment. Freinsheim. in loc.

mutuellement de s'abandonner réciproquement leurs ennemis *; car sur l'Olympe, comme sur la terre, la haine a toujours été plus puissante que l'amitié.

LXXVII. Un culte épuré eut été peu assorti à de telles Divinités. Les peuples veulent des objets sensibles; une figure qui décore leurs temples, & fixe leurs idées. Il falloit assurément la plus belle de toutes les figures. Mais quelle est cette figure? Demandez-le aux hommes, c'est sans doute la leur. Peut-être un taureau repondroit-il un peu différemment †. La sculpture se perfectionne pour servir à la dévotion, & les temples se remplissent de statues de vieillards, de jeunes gens, de femmes, & d'enfans, suivant les attributs différens de chacun des Dieux. Ils ont la figure humaine.

LXXVIII. La beauté n'est peut-être fondée que sur l'usage. La figure humaine n'est belle que parce qu'elle se rapporte si bien aux usages, auxquels elle

* *Eurip.* Hippolit. act. V. ver. 1327. & *Ovid.* Metam. *passim.*

† *Cic.* de Nat. Deor. Lib. I. c. 27. 28.

Ils éprouvent les plaisirs & les maux corporels.

elle est destinée. La figure Divine est la même; il faut que ses usages le soient aussi, & même ses défauts. De là cette génération grossière des Dieux, qui ne composent plus qu'une famille à la manière des hommes; de là leurs fêtes de Nectar & d'Ambrosie, & la nourriture qu'ils reçoivent dans les sacrifices *. De là encore leur sommeil **, & leurs douleurs †. Des Dieux, devenus des hommes très puissans, devoient souvent visiter la terre, habiter dans les temples, se plaire aux amusemens de l'homme, assister à la chasse, à la danse, & quelquefois devenir sensibles aux charmes d'une mortelle & donner naissance à une race de Héros.

Evénemens généraux.

LXXIX. Dans ces grands événemens, où, du jeu d'un grand nombre d'acteurs, dont les vues, la situation & le caractère différent, il naît une unité d'action, ou plutôt d'effet; c'est peut-être

* Voyez les *Césars de Julien* par Mr. *Spanheim*, p. 257. 258. Rem. 876. les *Oiseaux d'Aristophane* & *Lucien* presque partout.

** *Hom.* Iliad. Lib. I. v. 609.

† *Ibid.* Iliad. Lib. V. ver. 335.

être dans les feules caufes générales qu'il faut chercher la leur.

Mélange de caufes dans les événemens particuliers.

LXXX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la nature eft très différent de celui des Philofophes. Chez elle il y a peu d'effets affez fimples, pour ne devoir leur origine qu'à une feule caufe; au lieu que nos fages s'attachent d'ordinaire à une caufe, non-feulement univerfelle, mais unique. Evitons cet écueil; pour peu qu'une action paroiffe compliquée, admettons y les caufes générales, sans rejetter le deffein & le hazard. Sylla fe démet du pouvoir fouverain. Céfar le perd avec la vie: cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes: avant de devenir les plus puiffans des Romains ils en étoient les plus renommés. Augufte les fuit de près. Tyran fanguinaire *, foupçonné de lâcheté, le plus grand des crimes dans un chef de parti †, il parvient au trône, & fait oublier aux républi-

Elévation d'Augufte.

* Après la prife de Perufe il facrifia trois cens des principaux citoyens fur un autel érigé à la Divinité de fon père. Voyez *Suet.* Lib. II. c. 15.

† *Ibid.* c. 16.

publicains qu'ils euſſent jamais été libres. La diſpoſition de ces républicains diminue ma ſurpriſe. Egalement incapables de liberté ſous Sylla & ſous Auguſte, ils ignoroient cette vérité ſous celui-là : des guerres civiles & deux proſcriptions, plus cruelles que la guerre, leur avoient appris, du tems de celui-ci, que la république, affaiſée ſous le poids de ſa grandeur & de ſa corruption, ne pouvoit ſubſiſter ſans maître. D'ailleurs Sylla, chef de la nobleſſe, combattoit à la tête de ces fiers patriciens, qui vouloient bien l'armer du glaive du deſpotiſme pour les venger de leurs ennemis & des ſiens, mais non laiſſer entre ſes mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient vaincu, non pour lui mais avec lui : la harangue de Lépide *, & la conduite de Pompée ** font aſſez ſentir que Sylla aima mieux deſcendre du trône qu'en tomber. Mais Auguſte, à l'exemple de Céſar †, ne ſe ſervit que de ces hardis avanturiers, Agrippa, Mecene,

* *Salluſt.* fragm. p. 404. edit. Thyſ.

** *Freinsheim.* ſupplem. Lib. LXXXIX. c. 26. à 33.

† *Tacit.* annal. Lib. IV. p. 109. *Sueton.* ubi infra.

cene, Pollion, dont la fortune attachée à la ſienne s'évanouiſſoit dans une ariſtocracie de nobles, diviſés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

LXXXI. Des circonſtances heureuſes, les débauches d'Antoine, la foibleſſe de Lépide, la crédulité de Ciceron travaillerent de concert pour lui avec cette diſpoſition générale: mais il faut avouer auſſi que, s'il ne fit pas naître ces circonſtances, il les employa en grand politique. La varieté de mes objets, que ne me permet-elle de faire connoître ce gouvernement rafiné, ces chaînes qu'on portoit ſans les ſentir, ce Prince confondu parmi les citoyens, ce ſénat reſpecté par ſon maître *? Choiſiſſons-en un trait. Ses cauſes.

Au-

* J'attens avec impatience la ſuite des diſſertations ſur ce ſujet, que Mr. *de la Bleterie* nous a promiſes. Le ſyſtéme d'Auguſte ſi ſouvent méconnu y paroîtra deſſiné juſqu'à ſes moindres rameaux. Cet auteur penſe avec fineſſe & une aimable liberté, il diſcute ſans ſéchereſſe, & s'exprime avec toutes les graces d'un ſtyle clair & élégant. Peut-être que, Deſcartes de l'hiſtoire, il raiſonne un peu trop *à priori*, & qu'il établit ſes concluſions, moins

Auguste, maître des revenus de l'empire & des richesses du monde, distingua toujours son patrimoine de particulier du trésor public. Il fit ainsi paroître à peu de frais sa modération, qui laissoit à ses héritiers des biens inférieurs à ceux de plusieurs de ses sujets *, & son amour de la patrie, qui avoit abandonné au service de l'Etat deux patrimoines entiers & une somme immense provenue des legs de ses amis défunts †.

Même action cause & effet.

LXXXII. Une pénétration ordinaire suffit pour sentir lorsqu'une action est à la fois cause & effet. Dans le monde moral il y en a beaucoup qui le sont; ou plutôt, il y en a très-peu, qui ne tiennent

moins sur des autorités particulières que sur des inductions générales : mais ce défaut est celui d'un homme de beaucoup d'esprit.

* Toutes déductions faites de ses legs au peuple & aux soldats, Auguste ne laissa à Tibère & à Livie que *millies quingenties*, trente millions de livres. L'augure Lentulus mort sous son règne possédoit *quater millies*, quatre-vingt millions. Voyez *Sueton.* Lib. II. c. 101. *Senec.* de Benefic. Lib. II.

† *Quater decies millies*, deux cens quatre-vingt millions. Voyez *Sueton. loc. citat marmor. Ancyran.*

tiennent plus ou moins de la nature de l'une & de l'autre.

La corruption de tous les ordres des Romains vint de l'étendue de leur empire, & produisit la grandeur de la république *.

Mais il faut un jugement peu commun, lorsque deux choses existent toujours ensemble & paroissent intimément liées, pour discerner qu'elles ne se doivent point leur origine l'une à l'autre.

Les sciences ne viennent pas du luxe.

LXXXIII. Les sciences, dit-on, naissent du luxe : un peuple éclairé sera toujours vicieux. Je ne le crois pas. Les sciences ne sont point les filles du luxe : mais l'une & l'autre naissent de l'industrie. Les arts ébauchés satisfont aux premiers besoins de l'homme. Perfectionnés ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de Vitellius † jusqu'aux en-

* V. *Montesq.* Consid. sur la grand. des Romains : " Je distingue la grandeur de l'empire Romain d'a- " vec celle de la république : l'une consistoit dans le " nombre des provinces, l'autre dans celle des citoyens.

† Vitellius envoya des galères jusqu'aux colonnes d'Hercule pour chercher les poissons les plus rares, dont il remplit ce plat monstrueux. Si nous en croyons M. *Arbuthnot*, il couta 765. 625. l. sterl. Voyez *Suet*, in Vitellio, c. 13. Dr. *Arbuthnot's* tables, p. 128.

entretiens philoſophiques de Ciceron. Mais à meſure que le luxe corrompt les mœurs, les ſciences les adouciſſent; ſemblables aux priéres dans Homére, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité *.

Concluſion. Voilà quelques réfléxions, qui m'ont paru ſolides ſur les différens uſages des Belles-Lettres. Heureux ſi je pouvois en inſpirer le goût! J'aurois trop bonne opinion de moi-même, ſi je ne ſentois pas les défauts de cet eſſai, j'en aurois une trop mauvaiſe ſi je n'eſpérois pas, que dans un âge moins précoce & avec des connoiſſances plus étendues je pourrai me voir plus en état d'y ſuppléer. On pourra dire que ces réfléxions ſont vraies mais uſées, ou qu'elles ſont nouvelles mais paradoxes. Quel auteur aime les critiques? Cependant la premiére me déplairoit le moins. L'avantage de l'art m'eſt plus cher que la gloire de l'artiſte.

* *Homer.* Iliad. Lib. IX. v. 500.

F I N.

TA-

TABLE

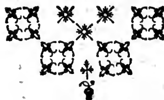
DES ARTICLES. (a)

I 2 Art.

(a) Cette Table ni la suivante ne sont point dans l'édition de Londres.

TABLE DES ARTICLES.

FIN DE LA TABLE.



TABLE

TABLE ALPHABETIQUE.

Ima-





